

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

A. Merveilleux du Vignaux

Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Fr

SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT, PAR GEORGES LE FAURE

QUATRIÈME ÉPISODE : LE RAPIDE H.V. 57

IX

MARI ET FEMME

En dépit des exhortations et des consolations de l'Arbi, l'infortunée Paquilla ne pouvait se résigner à la lâche trahison de Manuel.

Maintenant, c'était chose faite : il était uni à cette étrangère, et elle, Paquilla, elle était rejetée de l'existence du misérable comme un pauvre jouet délaissé...

Et l'Arbi voulait qu'elle acceptât d'être sacrifiée ainsi !...

Non !... Jamais, elle vivante, elle ne supporterait qu'une rivale la supplantât dans le cœur de celui qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore peut-être...

Car c'était là le plus affreux de la situation ; l'odieuse trahison de Manuel Moralès n'avait pas tué en elle la passion qui la tenait jusqu'aux moelles, et elle était résolue à défendre jusqu'au bout son affreux bonheur.

L'Arbi, qui l'écoutait monologuer ainsi, haussa les épaules et sortit, se promettant de surveiller la jeune femme...

Celle-ci, après être demeurée un long moment prostrée, se leva brusquement pour s'en aller jeter par la fenêtre un coup d'œil furtif.

— Oh ! misérable ! gronda-t-elle, misérable !...

Manuel Moralès traversait le patio dans la direction de



l'appartement de Suzy ; cette vue fit pousser à Paquilla un rugissement de bête fauve.

— Il va la rejoindre, gronda-t-elle. Eh bien non !...

Elle courut jusqu'à un meuble, y prit un revolver qu'elle cacha dans son corsage, après quoi elle s'élança au dehors pour l'empêcher de pénétrer chez sa rivale...

Ah ! pauvre Paquilla !... combien la jalousie l'entraînait loin de la vérité !...

Si, en effet, il lui eût été possible de voir la jeune épouse, au moment où elle songeait à l'abattre d'un coup de revolver, elle eût compris combien serait monstrueux le crime qu'elle méditait !...

Suzy, en effet, seule dans son appartement, était en proie à un profond accablement, en dépit de sa nature énergique et de haute résistance morale.

Maintenant que, sous serment, elle avait renoncé à « son flirt » comme elle avait dit, pour apaiser les scrupules de son parrain, elle souffrait cruellement de devoir arracher de son cœur les racines profondes que l'amour y avait poussées...

Et puis, en songeant qu'elle, une Américaine, elle venait de mettre sa main dans celle de cet étranger, renonçant à la nationalité qui jusqu'alors avait fait son orgueil, elle rougissait de honte.

Soudain un heurt discret se fit entendre à sa porte :

— Suzy... ma chère femme, appela une voix, ouvrez à votre mari...

Lui !... elle eut un geste de répulsion et, le visage contracté, se tut, incertaine encore de ce qu'elle allait faire !

— Ouvrez, répéta-t-il d'une voix où perçait déjà l'impatience, je vous sais ici, ma chérie...

Ce dernier mot la fit frémir d'horreur ; il soulignait atro-

cement l'état d'esprit de cet homme qui la considérait désormais comme sa chose.

Sa chose !... Aurait-il donc l'audace d'oublier dans quelles conditions elle avait consenti à mettre sa main dans celle du misérable !...

— Ouvrez ! finit-il par dire ; Suzy, je veux que vous ouvriez !...

C'en fut assez pour que sa résolution fût aussitôt arrêtée...

D'un bond elle fut à un meuble où sa main se saisit d'un mignon poignard — bijou, certes, plutôt qu'une arme — mais susceptible à l'occasion de constituer une défense... Comme elle le cachait dans la manche de son vêtement, des coups redoublés retentirent contre la porte, indiquant l'intention de Manuel de pénétrer de force.

Alors, courant au seuil :

— Prétendez-vous, interrogea-t-elle en s'efforçant de se contenir, vous introduire chez moi comme un malfaiteur ?

— Non comme un malfaiteur, mais comme un époux qui vous prévient qu'il est résolu à enfoncer la porte, plutôt que de céder à des prétentions aussi contraires à mes droits.

— Vos droits !... vous n'avez que ceux que j'ai bien voulu vous concéder... donc, prenez garde ! déclara-t-elle...

D'un violent coup d'épaules il fit sauter la serrure...

Le masque contracté, les yeux étincelants, il courut à elle, cherchant à la saisir dans ses bras.

Elle tira de sa manche l'arme qu'elle y avait cachée et en dirigea la lame contre sa propre poitrine.

— Si vous ne sortez pas d'ici, déclara-t-elle, je me tue !...

Il prit peur et desserrant son étreinte, battit en retraite.

Mieux vaut, déclara-t-elle alors, que cette explication, qui était fatale entre nous, ait lieu de suite : elle vous évitera des espoirs chimériques : votre femme ! je ne le serai jamais que de nom, vous entendez, uniquement de nom...

— C'est ce que nous verrons, gronda-t-il menaçant.

— Si vous me connaissiez mieux, répliqua-t-elle, vous sauriez qu'une fois une décision prise, rien n'a jamais pu me faire céder, quand je suis persuadée d'être dans mon droit...

Puis, méprisante, elle conclut :

— Mais le droit !... est-ce que vous connaissez cela, vous ?... vous êtes trop de culture germanique pour vous embarrasser d'un pareil détail...

— Quand on a la force pour soi...

— J'ai déjà lu cela quelque part, railla-t-elle : mais c'est là une conception de Boche que l'Américaine que je suis réprouve de toutes ses forces... Cela dit, veuillez sortir d'ici.

— Nous nous reverrons, gronda-t-il en franchissant le seuil de la pièce.

Ivre de rage le jeune homme se précipitait par le patio, quand soudain il se trouva face à face avec Paquilla qui, embusquée, le guettait, le revolver au poing.

— D'où viens-tu ! rugit-elle en se jetant sur lui... De chez celle pour laquelle tu m'as abandonnée !...

Et elle cherchait à le mettre en joue ; mais lui, farouche, se contenta de lui tordre le poignet pour la désarmer et, la laissant pantelante de colère, poursuivit sa course.

Comme un fou, il arriva chez son père ; ignorant le drame qui se jouait chez lui, celui-ci se réjouissait du résultat de sa combinaison. Ce n'était pas sa bru qui jamais oserait réclamer contre les « emprunts » qu'il avait faits à la caisse du colonel Morton...

— Eh ! par la Vierge, mon cher enfant, interrogea-t-il, que se passe-t-il donc ?...

— Il se passe... déclara Manuel, qu'ici sous votre toit, cette fille de « Gringos » vient de me bafouer, de me traiter comme, sur nos plantations, on ne traite pas un nègre !...

— En vérité, bégaya Moralès, incrédule.

— Ah ! je suis de culture germanique et elle, elle est Américaine !... Eh bien ! je saurai lui montrer que le droit contre la force n'est que bavardage d'enfant qui s'amuse et je lui ferai payer au centuple ses dédains et ses insultes...

Vainement son père cherchait-il à le calmer ; il poursuivait :

— Et d'abord, puisqu'elle est Américaine, guerre à l'Amérique ! guerre à mort !... et ce n'est pas seulement comme femme que je veux la faire souffrir, j'entends me venger sur la Yankee des insultes de l'épouse.

D'un geste violent il arracha l'élégant veston qui moulait son torse et le faux-col impeccable que cerclait une cravate de prix...

— On m'a traité comme un réprouvé et un bandit... Je serai un bandit à dater de ce jour !... et qu'elle prenne garde désormais à ne pas se trouver sur mon chemin.

Et il sortit comme un furieux, laissant José Moralès en proie au plus complet ahurissement.

Pendant qu'entre le père et le fils se déroulait cette scène violente, chez Suzy un autre drame se jouait.

Après le départ de son mari, la fille du colonel Morton était demeurée un instant hésitante sur ce qu'elle allait faire : à dater de ce moment elle avait en celui dont le prêtre venait de faire son époux un ennemi mortel qui ne reculeraient devant rien.

Il fallait donc que, dès cet instant, elle avisât à des moyens de défense.

Tout à coup Paquilla fit irruption dans l'appartement et

courant à la jeune fille se mit à l'invectiver avec volubilité, concluant d'une voix haineuse :

— Devant la loi vous êtes sa femme, c'est possible ! mais devant Dieu il est à moi !... C'est moi qui ai reçu, bien avant vous, ses serments d'amour... Son cœur est mien et malheur à vous qui avez osé tenter de me le voler...

Soudain, un bras énergique saisit la Cubaine et la traîna jusqu'à la porte.

— Hors d'ici, folle que tu es ! déclara l'Arbi, et ne t'avise pas de jamais insulter ou molester la jeune fille que voici, car aussi vrai que je t'ai aimée autrefois de toutes les forces de mon cœur, c'est à moi que tu auras affaire...

Et comme une loque humaine, il la jeta dehors, ahurie, désespérée, mais matée par cette énergique intervention.

Comment celle-ci avait-elle pu si opportunément se produire ?...

De la manière la plus simple du monde...

L'Arbi ayant aperçu de loin Paquilla, au moment où elle allait s'embusquer sur le passage de Manuel, avait surveillé la jeune femme, décidé cependant à ne pas intervenir dans sa querelle avec le fils de Moralès.

Mais, quand il l'avait vue pénétrer chez Suzy, il s'était approché de la maison avec la ferme intention de l'empêcher de molester la jeune fille.



Il connaissait la violence de la Cubaine et savait qu'on avait tout à redouter d'elle...

Retourné au logis de Paquilla il avait constaté la disparition du revolver et appréhendait tout de son exaspération.

— Excusez-la, miss Captain, supplia-t-il : elle est si malheureuse d'avoir été trompée par ce misérable qu'elle a perdu la tête.

La jeune fille eut un geste d'insouciance : que lui importait, en effet, la colère de Paquilla ? c'était en vérité bien de cela qu'il s'agissait...

Sur le premier moment, quand la générosité de son caractère l'avait poussée à se sacrifier pour sauver l'honneur du commandant Wickley, elle n'avait pas envisagé toutes les conséquences de sa décision : mais maintenant que Manuel venait de se charger de les lui faire toucher du doigt elle n'avait qu'à fuir et à mettre entre son maître et elle la frontière américaine.

— Nous partirons ce soir, déclara-t-elle à l'Arbi, nous voyagerons toute la nuit, car il faut que demain au jour je sois hors de la portée de ce misérable !

X

LE MESSAGE

Le rapide venait de quitter la dernière halte en territoire américain : encore quelques kilomètres et l'on allait franchir la frontière...

Parmi les voyageurs régnait une certaine effervescence, depuis surtout qu'ils avaient vu monter sur un truc attelé au milieu du train un peloton de soldats armés...

Aussitôt la frontière franchie, chacun n'avait eu qu'une

(Voir la suite page 15).

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 6 au 13 Décembre



Le général Byng a annoncé le 6 que ses troupes, dans la nuit du 4 au 5, avaient évacué sur son ordre une partie du terrain qu'elles occupaient vers Noyelles-sur-l'Escaut et le bois de Bourlon. Cette décision, prise en dehors de toute intervention de l'ennemi, a été dictée au commandement britannique par la raison : les Anglais ne devant sans doute pas, pour le moment, pousser plus avant l'offensive qui leur a donné une grande superficie en saillant vers Cambrai, il leur devenait momentanément inutile de conserver, tout à l'extrémité de ce saillant, des positions particulièrement exposées au feu de l'ennemi et difficiles à défendre : le général Byng avait d'ailleurs appris que les Allemands procédaient derrière Cambrai à une énorme concentration de troupes, ce qui indiquait chez eux l'intention d'une prochaine offensive en prévision de laquelle il était sage de s'établir sur des positions moins en l'air que celles dont l'abandon a été décidé. Nos alliés n'ont d'ailleurs pas quitté la place sans y détruire tous les travaux de campagne que les Boches y avaient exécutés, et ils ont retiré de ce front toutes leurs pièces ; les Allemands ne connurent même le mouvement que le lendemain, en ne voyant plus les Anglais devant leurs lignes ; cette circonstance suffit à prouver que le recul des troupes du général Byng fut absolument volontaire. Le nouveau front britannique dans ce secteur, partant du sud de Mœuvres, franchit la route Bapaume-Cambrai vers son croisement avec le canal du Nord, passe à peu de distance sous Graincourt, englobe le bois de l'Orival et, arrivé tout près à l'ouest de Marcoing, descend vers Connelieu, en laissant à nos alliés le bois Couillet et l'agglomération de La Vacquerie. Ce front trace une courbe dont le point le plus éloigné de l'ancien front en est à 6 kilomètres. De Connelieu à Saint-Quentin, le front n'a pas changé, sauf à Villers-Guislain dont les Boches ont occupé les ruines qui étaient naguère aux mains de nos alliés. Depuis ce repli, il y a eu de nombreux engagements sur le nouveau front, nos alliés ayant eu à procéder à quelques rectifications de leurs lignes ; c'est vers La Vacquerie que ces affaires ont été les plus fréquentes. Dans les autres secteurs l'activité a été moins grande : le fait le plus saillant que l'on y ait enregistré est une forte attaque lancée par les Boches, le 12, à l'est de Bullecourt sur un front de 1.500 mètres ; ils ont pris un bout de tranchée sans valeur, mais ont laissé de nombreux morts sur le terrain et un certain nombre de prisonniers aux mains de nos alliés.

Le front français n'a pas vu se produire, du 6 au 13, d'opérations importantes ; on y a noté cependant une certaine agitation. Les communiqués parlent surtout de l'activité de l'artillerie, qui se maintient à peu près égale dans les différents secteurs. Le front de la Meuse reste celui sur lequel l'ennemi porte le plus volontiers ses coups, sans d'ailleurs y rencontrer jamais le succès qu'il escompte. Le 7, après un violent bombardement, il attaquait nos lignes sur la rive droite, dans la région de Bezonaux et de Beaumont et par deux fois revenait à la charge sous nos feux qui le décimaient ; il était finalement contraint de regagner ses tranchées. Il renouvelait cette tentative le lendemain dans la région de Beaumont, sans plus de succès : battu une fois de plus, il laissait entre les mains de nos soldats un certain nombre de prisonniers et une mitrailleuse. Le 9, c'était vers Bezonaux qu'il recommençait son effort, et il était encore repoussé après un vif combat qui lui causait des pertes sensibles. Déçu de ce côté, il tentait de nous surprendre, le 10, sur le front du bois Le Chaume et vers la tranchée de Calonne et ne réussissait pas plus que les jours précédents, bien que son opération ait été précédée d'un bombardement assez sérieux. Enfin, le 12, on signale l'échec d'un autre coup de main contre nos positions de la cote 344. Ainsi, c'est tous les jours que les Allemands essaient de placer quelque opération dans cet étroit secteur où leur étaient si utiles les positions que nous leur avons prises. Dans quelques autres affaires nos soldats ont eu le dessus. Citons un coup de main repoussé au nord d'Anizy-le-Château le 9, un autre le 10 au sud de Corbeny et un autre le 12 vers Courcy.

La guerre aérienne continue à nous donner de bons résultats ; nos escadrilles de

bombardement effectuent fréquemment avec succès des opérations au delà des lignes allemandes. Signalons à ce propos la réussite du premier essai, qui vient d'être fait à Londres, du nouvel avion militaire américain du type Standard, construit en série.

L'OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE CONTRE LES ITALIENS

Alors qu'un calme relatif régnait sur la ligne de la Piave, on continuait à se battre dans la haute Vénétie ; mais aux combats acharnés qui se livraient là depuis plusieurs jours sans interruption, a succédé une courte période de répit. Après quelques fluctuations au cours desquelles nos alliés, ayant perdu le plateau des Melettes, s'étaient retirés sur des positions de repli en travers et aux deux côtés du val Frenzela, on n'a signalé dans cette zone aucune action importante du 8 au 13. En raison peut-être des pertes énormes qu'ils ont subies depuis le début des opérations contre les Sette-Communi, les Austro-Allemands paraissent avoir renoncé, au moins momentanément, à leurs attaques contre les débouchés de la Brenta.

Les contingents français et anglais ont déjà pris part à différents combats. Des éléments français se trouvent entre la Brenta et la Piave ; des Anglais occupent les mamelons du Montello, mouvement de terrain qui s'étend d'est en ouest, parallèlement à la bordure des montagnes devant les passages de la Piave à Vidor : ils ont fait de ce secteur une vaste forteresse.

D'après une information du 11, Conrad de Hoetzendorff, s'il a interrompu les actions d'infanterie sur le front dont il est chargé, y active le travail de l'artillerie. On a calculé que dans le secteur au sud d'Asiago il y a environ 1.800 canons sur 10 kilomètres. Tous ces batteries concentraient, à cette date, leurs efforts sur la soudure des nouvelles lignes avec les anciennes. On concluait de là que le maréchal se proposait de reprendre l'offensive contre ce point sensible. La bataille s'est ranimée, le 12, entre Brenta et Piave. L'ennemi a attaqué à la fois au col de la Berzetta, au col del Orso, à l'est du mont Spinoncia et au val Calcina. Après toute une journée de lutte très dure, nos alliés conservaient toutes leurs positions et les Austro-Allemands n'ont pas insisté. Un communiqué autrichien du 11 annonce la perte du *Wien* qui a été torpillé ; on ne dit pas où, ni par qui ; mais il est certain que ce *Wien* a été coulé. Il y avait deux vaisseaux de ce nom : un garde-côte de 5.600 tonnes et un paquebot de 7.300 appartenant au Lloyd autrichien ; il s'agit du garde-côte.



LE FRONT D'ASIAGO APRÈS LES RÉCENTS COMBATS.

NOTRE COUVERTURE

LE CONTRE-AMIRAL MERVEILLEUX DU VIGNAUX

Par décret du 17 juin 1917, le contre-amiral Merveilleux du Vignaux fut nommé directeur général de la guerre sous-marine au ministère de la marine ; il était tout qualifié pour ce poste : chef des flottilles de la Manche et de la mer du Nord, il avait organisé les divisions de chalutiers ; lui-même eut l'occasion de livrer combat à plusieurs sous-marins, ayant arboré son guidon sur le patrouilleur *Sainte-Jehanne*.

Un sous-secrétariat de la guerre sous-marine ayant été créé, le contre-amiral Merveilleux du Vignaux a été placé à la tête d'une division de l'escadre de la Méditerranée.

Né le 22 avril 1863 à Saint-Vincent-sur-Graon (Vendée), il entra en 1882 à l'Ecole navale. Après avoir servi comme enseigne au Tonkin, comme lieutenant de vaisseau à Madagascar, aide de camp de l'amiral de Cuverville, puis de l'amiral Gervais, il a commandé le *Bengali*, la *Comète* et l'*Ibis*.

Directeur de l'Ecole navale au 1^{er} décembre 1914, il fut nommé, en février 1915, chef des flottilles de la Manche. Promu contre-amiral en mars 1916, il exerça au ministère de la marine les fonctions de sous-chef de l'état-major général.

ATTENTION !!

La première question du concours consiste à trouver les 16 mots qui seront supprimés, à raison d'un par épisode, au cours de la publication des seize épisodes de *Susy l'Américaine*. Dans le quatrième épisode publié dans ce numéro, le mot supprimé se trouve page 16, 2^e colonne, 6^e ligne.
Les points remplaçant ce mot n'indiquent nullement le nombre de lettres le composant.

Pour prendre part à notre grand Concours
AVEZ-VOUS COMPRIS ?

Découpez et conservez précieusement le **Bon N° 4**
inséré à la dernière page des annonces

LE VIEUX-NEUF DE L'INTENDANCE

Il est bien peu de prévisions que la guerre actuelle n'ait bouleversées : le rôle de l'artillerie lourde, le développement de l'aviation, la substitution de la guerre de tranchées à la guerre de mouvement, voilà autant de problèmes nouveaux auxquels seule l'expérience a permis de donner des solutions satisfaisantes. L'Intendance n'a pas échappé à cette loi commune qui offrait pour elle un caractère spécial de gravité puisque, avant de se battre, il faut être vêtu et nourri.

Dès les premiers mois de la guerre elle s'est trouvée, en effet, en présence d'extrêmes difficultés dues à l'insuffisance des quantités prévues pour l'habillement, l'équipement et la nourriture des troupes ; la prolongation des hostilités n'a fait que les accroître en raréfiant les matières premières et la main-d'œuvre. Il a donc fallu innover, ici comme ailleurs, et grâce à des méthodes inédites remplacer tout ce que l'on ne pouvait acheter, utiliser jusqu'à l'extrême usure, tout ce que l'on possédait. Le but a été atteint grâce à la création d'un double service de récupération : 1° pour les effets d'habillement et d'équipement ; 2° pour les déchets des subsistances.

1° Récupération des effets d'habillement et d'équipement

C'est du 1^{er} décembre 1914 que date la création de ce premier service : une circulaire du sous-secrétaire d'Etat de l'Intendance prescrivait aux intendants d'armées de faire recueillir dans la zone du front tous les objets d'habillement et de grand et petit équipement détériorés ou abandonnés par les troupes. Les épaves, ainsi réunies, devaient être expédiées par wagons sur des entrepôts spéciaux où, après un triage par catégories, elles seraient soit remises à neuf, soit transformées complètement. Ces sages prescriptions furent soigneusement observées et le nouveau service prit peu à peu un développement considérable.

A l'heure actuelle l'Intendance ne possède pas moins de 9 entrepôts de ce genre : Dijon, Orléans, Le Mans, Lyon, La Plaine-Saint-Denis, Mézidon, Saint-Pierre-des-Corps, Vierzon et Marseille, celui-ci spécialement réservé au corps expéditionnaire d'Orient.

Sitôt arrivées dans ces immenses entrepôts, et préalablement à toute manipulation, tout objet est soumis à une désinfection rigoureuse par le passage à l'étuve à 120 degrés ou par l'arrosage d'une solution de formol et de cresyl : il est ainsi débarrassé des insectes parasites qui viennent des tranchées et des cantonnements, et de tout germe infectieux.

Cette opération est faite avec un soin si méticuleux qu'aucun cas de maladie épidémique, aucune septicémie ne s'est révélée parmi le personnel affecté à ces entrepôts ; personnel fort nombreux puisqu'il ne comprend pas moins de 30 mille femmes, 9.000 hommes (auxiliaires et travailleurs coloniaux) et 1.600 prisonniers.

A la suite de cette désinfection les épaves vont au lavage ou au blanchissage ; puis, à leur retour, elles sont examinées par des spécialistes qui déterminent sur quel atelier elles doivent être acheminées et quel genre de réparation ou de transformation elles doivent y subir : ateliers de réparation d'effets en drap, de linge, de chaussures, d'objets de grand équipement, d'ustensiles de campement, de lainages, de chapes en peau de mouton, de casques métalliques, de couvertures. L'entrepôt de Dijon est le seul qui possède en outre un atelier de caoutchouc où les vieux pneus, après avoir subi la difficile opération de la dévulcanisation et de la revulcanisation pour leur rendre la souplesse perdue, sont transformés en semelles de bottes de tranchées.

Dans ces différents ateliers les casques sont débosselés et repeints à l'aérographe ; les chapes en peaux de mouton et les couvertures soigneusement battues, peignées à l'aide de machines spéciales, et stoppées par d'habiles ouvrières ; les brodequins réparés ou transformés en brodequins-galoches ou sabots-galoches ; les capotes, vestes, pantalons, délavés et déteints sous l'action des intempéries, retournés pour montrer un bleu horizon aussi pur que celui des vêtements neufs.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux plus infimes débris dont on ne tire parti : avec les lambeaux de cuir on établit des porte-sabres, des jambières, des boucles ; des morceaux de vieux drap on a fait d'abord des enveloppes de casques, puis des enveloppes de masques à gaz ; les gamelles déchiquetées sont transformées en étrilles, etc.

L'énumération des multiples utilisations que reçoivent ces millions d'objets permet de se rendre aisément compte des économies réalisées de ce chef. Quelques exemples choisis sont particulièrement suggestifs.

Les entrepôts de l'Intendance ont remis en état 1 million 350.000 havresacs dont le prix de revient est de 14 francs 5 centimes : or le prix moyen de ce travail de récupération est de 1 franc. Pour une dépense de 1 million 350.000 francs on a donc reconstitué un équipement d'une valeur de 18 millions 967.000 francs.

Identique économie pour les chaussures : une paire de brodequins neufs coûte à l'Intendance 22 francs ; or la réparation d'une paire revenant à 4 fr. 50, et le nombre de paires réparées atteignant 10 millions 500.000, c'est de ce chef une économie de 164 millions environ qui a été réalisée, sans parler de la transformation des brodequins inutilisables en galoches ou sabots-galoches.

Il est d'autres utilisations plus indirectes, partant plus originales : celle, par exemple, des chaussettes trop abîmées pour être reprises et dont la jambe se mue en chauds gants de laine qui reviennent ainsi à l'Intendance à la modique somme de 35 centimes, alors qu'elle ne peut acquérir de gants neufs à moins de 3 francs la paire. Des lambeaux de chéchias, des morceaux de drap ou de velours servent à faire de confortables chaussons : on en obtient de cette façon 2 millions de paires revenant à 50 centimes qui remplacent économiquement une même quantité de

chaussons neufs qu'on eût dû payer 2 fr. 50. Jusqu'au bidon, intime ami du poilu, qui défoncé, rompu, se voit retapé, remis à neuf, prêt de nouveau à s'emplier de pinard ; cette guérison n'exige qu'une dépense de 30 centimes par unité, alors qu'il eût fallu déboursier 2 francs pour l'achat de chaque bidon neuf.

Le ministre de la guerre a donc, sur la proposition de la direction de l'Intendance, décidé de créer un organisme spécial de récupération : les *compagnies de chiffonniers*. Recrutées exclusivement parmi les professionnels du chiffon et commandées par des officiers d'administration pourvus des compétences nécessaires, les formations nouvelles seront chargées de « chiffonner » dans la zone des armées les détritiques et débris de toutes sortes.

2° Récupération des déchets des subsistances

La création de ce deuxième service est bien postérieure au premier : ce n'est qu'à partir du mois d'août 1916 qu'il a commencé à fonctionner.

Depuis cette époque elle a, à son tour, pris des proportions considérables, tellement est variée la nature des déchets d'origine alimentaire dont elle arrive à tirer parti : chairs de chevaux morts, débris de viande, os, déchets de cornes (ferrure), poils et crins (tonte), cornes de bœuf, peaux, sang, boyaux, vessies, croûtes de pain, vieilles boîtes métalliques, bouteilles vides, etc.

Pour la transformation et l'utilisation de ces matières variées l'Intendance a installé dans une sucrerie abandonnée, celle de Douville, à Ably-Parey (Seine-et-Oise), une véritable usine où elle accomplit des miracles d'ingéniosité. Auparavant elle se bornait à faire recueillir dans la zone des armées les déchets déjà énumérés et à les vendre sur place, d'où résultats financiers plutôt médiocres, car l'accès du front étant particulièrement difficile aux civils, elle se trouvait toujours en face des mêmes adjudicataires dont l'entente amiable maintenait des prix de vente fort bas. Aujourd'hui il n'en est plus de même. Expédiés directement à l'usine d'Ably-Parey, tous les déchets provenant de la subsistance des troupes y sont triés en catégories, séparés en lots prêts pour la vente, ou traités industriellement par un personnel de 150 spécialistes mobilisés, dirigés par des techniciens.

Les cornes de bœuf, dont le prix de vente atteignait difficilement 15 francs le quintal vendues brutes dans la zone des armées, sont, une fois écornillées et vidées, enlevées au prix de 135 francs par les fabricants de peignes et de démêloirs.

Des os que, sur place, les acquéreurs daignaient à peine payer 6 francs les 100 kilos, un classement approprié en 14 catégories permet d'obtenir jusqu'à 37 francs. L'usine fabrique elle-même, avec les plus basses qualités, du noir animal ou des phosphates pour engrais. Les os de belle qualité sont recherchés par les industriels de la tabletterie et du bouton, dont les installations de la vallée de l'Oise sont à proximité.

Le sang, recueilli dans les centres d'abats, en quantités fort considérables, puisqu'un bœuf, par exemple, n'en donne pas moins de 20 kilos, y est coagulé à l'aide du peroxyde de sulfate de fer, puis comprimé et mis en barils pour être envoyé à Ably-Parey où, sous l'action de dessiccateurs et de broyeurs, il devient, mélangé à des phosphates, un engrais précieux pour l'agriculture.

Les têtes de bœuf fournissent, elles, plusieurs sous-produits également précieux : si nous prenons comme type l'utilisation par l'Intendance de 100 têtes de bœuf nous voyons qu'elle en retire 400 kilos d'os valant 40 francs, 40 kilos de suif valant 32 francs, 300 kilos de viande cuite valant 30 francs.

Les viandes elles-mêmes, dont la valeur vénale atteint seulement 20 francs quand leur état de conservation ne permet de les utiliser qu'en qualité d'engrais ou de viande desséchée et boucanée destinée à la nourriture des chiens de guerre, peuvent parfois être employées à l'alimentation du soldat lorsqu'on s'en sert de suite après l'abatage. On compose avec elles un pâté dont voici la recette officielle : pour 100 kilos de viande, 30 kilos de lard, 4 kilos de farine, 1 kilo d'oignons, 3 kilos de sel et 500 grammes de poivre. Ce mélange auquel les cuisinots méridionaux ajoutent thym, girofle et muscade..., quand ils en possèdent, est placé dans des moules et cuit au four pendant une heure ; il sert à améliorer l'ordinaire des hommes qui le déclarent excellent.

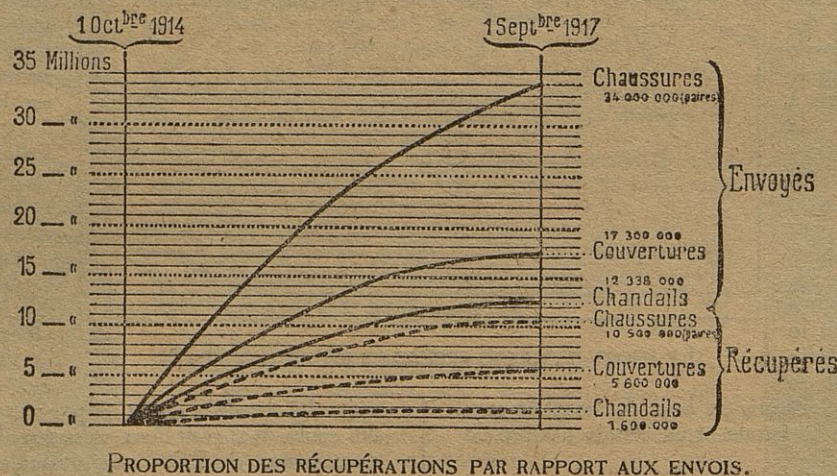
Soigneusement échaudés et râclés les *boyaux* sont employés à la confection des saucissons distribués aux ordinaires.

La plupart du temps, les déchets de viande recueillis, quelle que soit leur origine, ne sont absolument utilisables que pour en extraire des suifs, des graisses ou des huiles réservés aux usages industriels : pommades pour les pieds, pommades contre la gale des chevaux, huiles de pied de bœuf, graisse pour l'entretien des cuirs, des armes, des voitures, etc.

D'autres détritiques reçoivent des destinations particulières : les crins et les poils sont dirigés sur l'atelier d'arçonnerie et de sellerie de Saumur ; les fûts à vin et à eau-de-vie en bon état sur le centre de coupage de Pantin ; les bouteilles vides sur les magasins d'Epernay ou d'Aubervilliers ; les peaux sur les divers centres de tannage ; les boîtes à conserve sur une usine privée qui réussit à dissocier l'étain de la tôle, et restitue aux fabrications de guerre les matières premières d'un prix de plus en plus élevé.

C'est donc par dizaines et même par centaines de millions que peuvent se chiffrer les économies réalisées par cette utilisation à outrance de matières déjà ouvrées et mises hors d'usage ; car la prolongation des hostilités, l'accroissement du nombre des belligérants et l'augmentation du fret, conséquence de la guerre sous-marine, ont fait atteindre de tels prix à la plupart des objets servant à l'alimentation et à l'habillement, que notre Intendance peut à bon droit se glorifier d'avoir accru considérablement les ressources du pays en fabriquant du vieux-neuf.

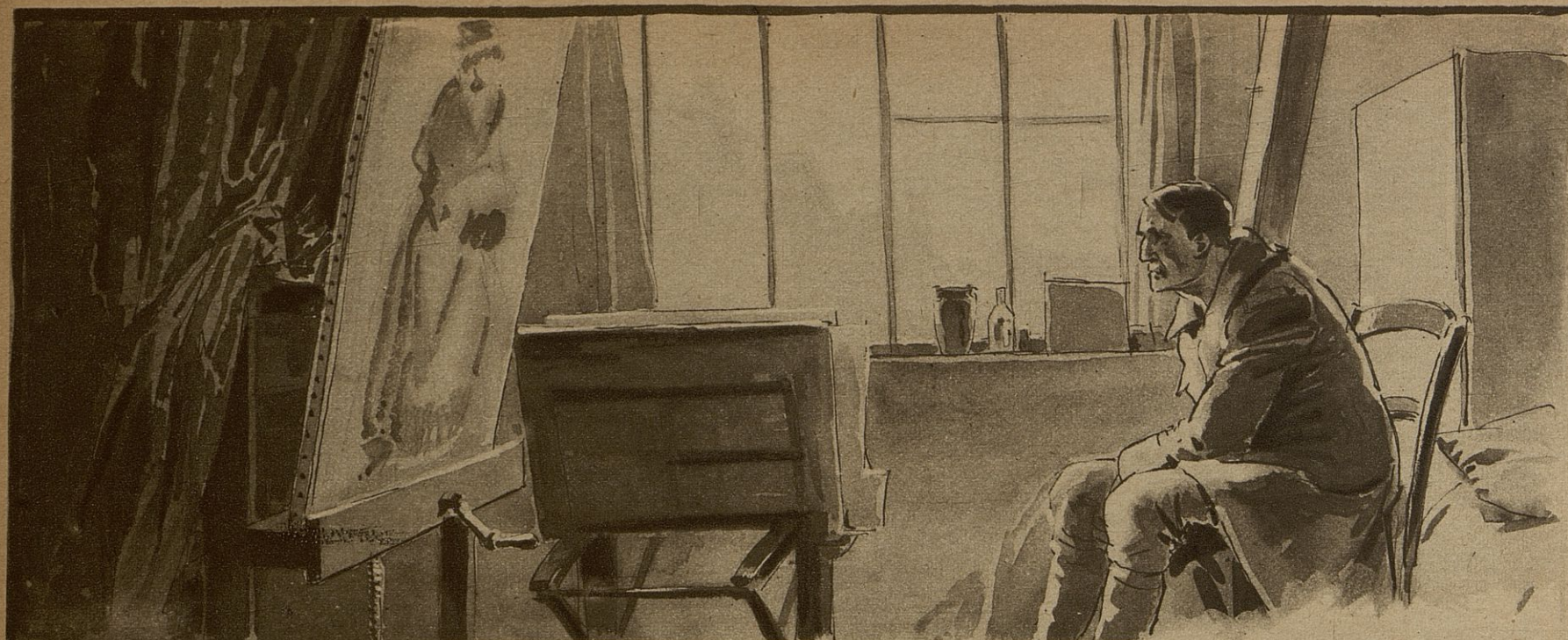
JEAN BASTIDE.



UN OBSERVATOIRE ITALIEN SUR LA BRENTA



La Brenta sort des montagnes du Tyrol : elle pénètre en Italie par le val Sugana, borde le massif d'Asiago sur lequel en ce moment les Italiens résistent aux plus furieux assauts, puis elle descend vers l'Adriatique où elle se jette près de Venise. La vallée de la Brenta est un des couloirs par lesquels les Austro-Allemands s'efforcent de déboucher dans la Vénétie : aussi ses pentes ont-elles été couvertes par les Italiens d'observatoires et d'ouvrages défensifs ; on voit par cette photographie qu'ils en ont bien choisi les emplacements.



« SOUVIENS-TOI DU PASSÉ »

CONTE DE NOËL PAR GEORGES DOCQUOIS

Le meilleur de tous les bons jours de l'année, la veille de Noël (si je m'en rapporte à Charles Dickens — et comment ne pas s'en rapporter à lui ?), Félicien Langet sortait définitivement de l'hôpital. On l'y avait voulu retenir.

— Restez avec nous quarante-huit heures encore, brigadier, lui avait dit le directeur. En l'honneur de la médaille militaire qui vient de vous être décernée, nous ferons, ce soir, un honnête réveillon.

Félicien s'était excusé.

On ne pouvait le retenir contre sa volonté, le médecin-chef ayant dûment signé son exeat. Mais personne ne comprenait le parti qu'il avait pris de rentrer chez lui, où il ne devait retrouver, bien sûr, que la société de deux hôtes tragiques : le froid et la solitude. Le pauvre garçon ne savait pas lui-même ce qui l'avait poussé à regagner Paris et à rallier ses mornes pénates. Il sentait seulement qu'une inexplicable force l'y entraînait comme par la main.

Telle était, du moins, la pensée qui s'imposait à lui, comme il gravissait la pente de Montmartre ; et vous eussiez pu l'entendre murmurer :

— Par la main ! Par la main !... Ah ! mon Dieu ! par la main !...

Et vous eussiez discerné dans son ton une amertume, qui vous eût paru, tout aussitôt, bien légitime ; car vous n'auriez pu ne pas observer bien vite que la manche droite de la capote flottait, vide d'une moitié de l'avant-bras. Et quelle pitié n'auriez-vous pas immédiatement éprouvée pour ce mutilé, si vous aviez pu deviner qu'avant le 2 août 1914, Félicien Langet exerçait la si belle et, parfois, si décevante profession d'artiste peintre !...

Pourtant, tout espoir n'était peut-être pas interdit à Félicien : pendant la longue période de sa convalescence, il s'était essayé à dessiner de la main gauche, et il avait fini par obtenir des résultats. Mais, à l'instar du sieur Nicolas Perrot d'Ablancourt, il faisait réflexion que « l'on n'est pas tant estropié quand on l'est du bras ou de la jambe que quand on l'est de la bourse ». Sur cet article, il était aussi estropié qu'on peut l'être. Allait-il seulement retrouver son atelier de la rue Cortot ? Le propriétaire n'en aurait-il pas disposé ?

Par chance, il fut tôt rassuré sur ces deux points si intéressants : l'excellente mère Filain, sa concierge, le reçut avec sa bienveillance maternelle de naguère.

— Enfin, c'est vous, mon pauvre gars ! soupira-t-elle.

Et elle l'embrassa, ce qui l'estomagua passablement.

Puis, en lui remettant sa clé, elle lui dit :

— Et, vous savez, ne vous billez pas !

C'était un conseil plus facile à écouter qu'à suivre. C'est à quoi songeait Félicien, tandis qu'il rentrait dans son modeste studio, cadre de ses premières luttes et de ses premières ambitions. Tout y luisait de propreté. Dans le vase de cuivre arabe le faisceau des pinceaux s'élevait, encapuchonné d'un papier que nulle poussière ne salissait. Aussi soigneusement enveloppées, les deux palettes étaient à leurs clous respectifs. Derrière le paravent écarlate, le lit étroit, strictement bordé, étalait des draps éblouissants. Manifestement brossés de la veille, les vêtements pendaient dans l'armoire ; et, au-dessus d'eux, le linge s'empilait, recouvert d'une irréprochable serviette éployée. L'ordre n'était pas moins parfait sur l'étagère aux livres.

— Ah ! la brave maman Filain ! pensa le brigadier.

Et son cœur se desserrait un peu sous l'effet probant de cette humble et fidèle sollicitude.

Le plus beau de l'affaire, c'est que le poêle, qui avait la physionomie d'un œuf monstrueux monté sur quatre pattes torses, dardait, à travers son œil de mica, le regard d'accueil le plus chaleureux. Et le fait est que ce bon cyclope était bourré de coke tout flamboyant.

Félicien voulut savoir de mère Filain, à qui il n'avait pas écrit un mot depuis son départ en armes, par quel instinct elle avait deviné la date de son retour ; et il s'en fut à la loge.

Fait sans précédent, la loge était close !

Perplexe, Félicien réintégra l'atelier. Tout y paraissait normal. N'empêche qu'il y flottait comme une odeur de mystère. D'où venait donc que tout y eût été préparé comme à dessein ? Et pourquoi mère Filain avait-elle abandonné son poste ?

Il y avait, de plus, quelque chose qui stupéfiait Félicien : c'était l'espèce d'allégresse qu'il sentait monter en lui, qui, petit à petit, submergeait son amertume. Il se surprit à gambader comme un gosse. Et notre précieux Dickens déjà nommé n'a-t-il pas dit qu'il nous faut bien redevenir enfants quelquefois, surtout à Noël, un jour de fête fondé par un Dieu enfant ? Ce n'est pas que l'on touchât tout à fait à ce terme favorable entre tous ; mais il ne s'en fallait plus que de quelques heures. Le crépuscule en habit gris s'en était allé déjà ; et, par le lanterneau, Félicien voyait planer le gigantesque oiseau noir, aux ailes tout endiamantées, de la nuit. Dans l'atelier, maintenant noyé d'ombre, le large œil brûlant du bon cyclope mettait un rayonnement sympathique, une clarté un peu dansante et qui bougeait, là-bas, sur un ample rideau cramoisi. Qu'est-ce que pouvait bien masquer cette tenture rutilante ?

Soudain, Félicien, qui venait de fixer les yeux sur cette draperie, eut comme une hallucination : il crut, positivement, que cette draperie, elle-même, remuait... Nous savons bien, nous, que ce qui remuait, ce n'était pas la draperie, mais la lueur du feu qui se reverberait sur elle... Quoi qu'il en soit, Félicien courut à cette draperie et, brusquement, il l'écarta. Les anneaux, en glissant sur la tringle, s'entre-choquèrent gaiement, et... et (vous m'en croirez volontiers, à cause de ma réputation bien établie d'homme véridique) il y avait quelqu'un derrière le rideau ! Oui, au fond d'une niche que ce rideau masquait tout à l'heure, il y avait une jeune fille, une jeune fille souriante et jolie, ah ! si jolie que je vous en souhaite une comme cela pour fiancée !

— Josette ! chère Josette ! balbutia Félicien.

Et quelle ferveur animait ses traits, alors !

Et il demeurait là devant la jeune fille ; et il sentait quelque chose, voltiger doucement, tout doucement, dans sa poitrine...

— Josette ! chère Josette ! répéta-t-il.

Or, Josette continuait à sourire, à sourire délicieusement ; mais elle ne répondait pas.

J'aime autant vous dire tout de suite qu'en vérité elle ne pouvait répondre. Ce n'était pas qu'elle fût muette. Dieu merci, non ! Moi qui le sais, je m'en porte garant. Mais ce n'était là qu'une Josette en peinture ; et nul n'ignore qu'une Josette en peinture peut bien sourire, mais ne saurait du tout parler. A tout prendre, dites-moi, si les Josettes se contentaient de sourire sans nous dire jamais mot, en seraient-elles moins charmantes ? Du reste, on eût bien juré que celle-ci allait ouvrir la bouche, tant elle semblait vivante sur cette toile signée Félicien Langet et au milieu de laquelle elle se dressait en pied, s'il vous plaît, et, comme on dit, « grandeur nature » ! Au-dessus d'elle s'élevaient les fines branches chargées de neige de petits arbres que vous eussiez pris pour ceux de la place du Tertre ; et c'étaient ceux-là mêmes. La preuve, c'est que la drôle de petite boutique vétuste du coin de la rue Saint-Eleuthère se distinguait à merveille. Il y avait aussi de la neige sur le sol, bien entendu ; et, bien que cette neige fût comme réchauffée par un reflet carmin de soleil couchant, on avait envie de commander à cette gentille Josette de se remettre en marche et de s'activer un peu pour éviter le rhume en suspens. Mais cette Josette persistait à sourire sous un amour de toque en astrakan, que soulignaient ses cheveux blonds ; et, quoiqu'elle parût assez légèrement vêtue pour la saison (sûrement, cela devait aussi se passer un 24 décembre !), elle suggérait l'idée d'une personne qui pose devant son peintre par quelque 29 degrés à l'ombre ! Tant est riche le sang qui coule en des veines de 17 ans !

Tout à coup, par suite d'un affaissement du combustible dans le monstrueux œuf quadrupède, la lueur descendit presque au ras du plancher, et il y eut comme un voile sur Josette.

Une lourde mélancolie pesait, à présent, sur Félicien. Sans transition, il se sentit las, las indiciblement.

Le coucou d'une horloge voisine chanta six fois. Puis le silence s'accrut.

Presque en détresse, Félicien alla se jeter sur son lit. Au préalable, il déplaça le paravent, de telle façon qu'une fois étendu il pût encore regarder dans la direction du portrait. Mais, rapidement, ses paupières s'appesantirent et il s'endormit.

Son repos fut longtemps agité. Par intervalles, il se plaignait. Le coucou



rechanta à plusieurs reprises. Il ne l'entendit pas. Le Cauchemar déroulait devant lui un film terrible, interminable.

Mais Félicien finit par reposer plus calmement, plus légèrement aussi. Un moment, il eut la notion qu'on pénétrait chez lui, qu'on chuchotait, puis qu'on maniait des porcelaines et de la verrerie... Il perçut tout cela comme à fleur de sommeil. Puis le cauchemar revint pour faire sauter, devant son visage contracté, une main saignante qui grandissait tour à tour et rapetissait... Puis une suavité l'inonda : il eut l'impression que de fins doigts frais, qu'une paume mignonne d'où l'apaisement jaillissait comme une source, se posaient sur son front enfiévré. Et il crut ouïr, comme dans un souffle, une petite voix musicale qui disait :

— Souviens-toi... souviens-toi du passé !

Alors, quelque chose eut lieu, qui tenait de la fantasmagorie !

La Josette en peinture s'animait, à l'improviste !

Oui, elle s'animait ! Et elle sortait de son cadre ! Mais, en même temps, le terrain neigeux sur lequel elle avançait se déroulait au-devant d'elle comme un tapis et couvrait, en quelques secondes, le plancher de l'atelier. Comme sur l'injonction d'un génie, du reste, les murs dudit atelier, l'atelier lui-même et tous ses accessoires s'évanouissaient, se volatilisaient. Le monstrueux œuf rouge du poêle s'envolait à l'occident du ciel, où il prenait figure de soleil couchant. Ses quatre pattes torses, restées à terre, s'écartaient deux à deux, et, couvertes, on ne savait comment, d'une planche épaisse et vermiculée, assumaient complaisamment leur rôle nouveau de pieds de banc, sous les arbres de la place du Tertre ! Et, sur ce banc, Félicien se voyait — oui, se voyait ! — assis, dessinant sur un album ! Et voilà qu'une suave jeune fille (étudiante ? trottin ? qui l'aurait bien pu démêler ?), oui, voilà qu'une suave jeune fille, au minois d'espigle sous son amour de toque d'astrakan, s'arrêtait devant Félicien et lui disait :

— Si c'est permis, Monsieur, de dessiner en plein air et immobile, par le froid qu'il fait !

Et, se penchant un peu :

— Ah ! tant pis ! je jette un œil !

Puis :

— Oh ! mais c'est épatant ! Vous en avez, un talent !

Non pas qu'elle fût effrontée ! N'allez pas le croire ! Mais ces Parisiennes de Paris sont si liantes, si familières ! Et puis celle-ci était dans les modes ; et, donc, elle était artiste, elle aussi. Et entre confrères, n'est-ce pas ?...

Vous m'alléguerez que ce n'est pas un motif impérieux pour entrer en conversation, si désinvoltement, avec un jeune homme qu'on ne connaît pas ? Gageons, alors, que vous n'avez jamais lu *Juliette et Roméo*, la nouvelle originale de Luigi da Porto, celle-là même qui devait inspirer à Shakespeare son grand drame amoureux. Il y est écrit : « Aussitôt que leurs regards se croisèrent, elle sentit qu'elle ne s'appartenait plus à elle-même. » Et notez qu'elle parla la première (et, pourtant, c'était une demoiselle tout à fait bien élevée), et voici ses premiers mots : « Bénie soit votre venue auprès de moi, messer Roméo ! » Bref, elle allait à son destin. La fillette coiffée d'astrakan allait au sien, également. Félicien, d'une manière obscure, fut averti qu'il rencontrait là le sien, lui aussi.

Simplement, il dit :

— Vous êtes à croquer.

Et, déjà, il l'ébauchait sur l'album.

Ce pendant, riante, elle gazouillait :

— Vous mettez dessous : *Josette*. C'est mon nom de baptême.

Mais voilà que, sans que rien l'eût pu faire prévoir, Josette devenait toute pâle de saisissement et s'éplorait :

— Seigneur Jésus !

(N'était-ce pas bien le cas d'invoquer ce miséricordieux Seigneur-là ?)

— Seigneur Jésus ! s'éplorait Josette. Je n'ai plus au bras le sac qui contenait l'argent du réveillon que je voulais faire, ce soir, avec maman !

— Cherchons-le ! dit Félicien.

— Non, ce n'est pas la peine, hélas ! Car on me l'a volé ! Oui, oui, volé ! Je me souviens, maintenant, de ce voyou qui m'a bousculée dans la rue Norvins !... Oh ! quel malheur !

Et Josette se mit à pleurer.

Bouleversé par cette grosse peine enfantine, Félicien ne savait ce qui le retenait de prendre cette petite tout contre lui, pour la consoler.

Tout en tamponnant d'un mouchoir de rien du tout ses adorables pervenches mouillées, la jeune fille, candide, s'épanchait. Félicien apprit ainsi que, pour une forme de chapeau qu'elle avait inventée, sa patronne lui avait généreusement octroyé une gratification de cinquante francs en dix jolies piécettes d'or de cinq francs. Et, après une livraison chez une cliente de la rue Norvins, Josette, enchantée, se disposait à faire un tas d'emplètes friandes pour en régaler sa mère, à minuit. Et tout ce qu'elle comptait acheter encore pour fêter dignement le lendemain, afin d'animer un peu le foyer, si glacé depuis la mort du papa, survenue il y avait trois ans déjà !... Or, pendant qu'elle se confessait ainsi, elle ne s'apercevait pas que Félicien l'avait conduite jusqu'à la maison de la rue Cortot, et qu'il l'avait fait asseoir près du fourneau de mère Filain, et qu'il lui avait dit :

— Chère Josette, attendez.

Et, pas une minute après, il glissait dans sa menotte un billet de cinquante francs, qu'elle ne voulait absolument pas prendre, d'abord, puis qu'elle acceptait en rougissant, et si reconnaissante qu'elle ne pouvait articuler une seule syllabe de remerciement !

Et, lui, Félicien, maintenant qu'il avait donné ce billet, qui représentait toutes ses économies, il n'osait plus lui demander son nom de famille, ni sa rue, ni son numéro. Par une délicatesse extrême, qu'il puisait dans sa passion commençante, il ne s'était pas offert à l'accompagner jusque chez elle. Et c'est ainsi qu'il l'avait perdue, qu'il s'était enlevé tout moyen de la revoir !

Il avait passé un Noël fort lugubre, cette année-là, qui était l'année d'avant la guerre. L'hiver s'était écoulé sans que Félicien eût le goût de se mettre à grand'chose. Mais, au printemps, de mémoire, il avait conçu et réalisé ce considérable portrait de Josette, muet et, pourtant, si parlant ! Cela l'avait réconforté. Chaque fois qu'il contemplait sa Josette en peinture, il lui semblait que celle-ci lui disait :

— Courage !... Nous nous reverrons !

Un vacarme de pelle fourgonnant, à coups répétés, dans le seau de coke réveilla, là-dessus, le dormeur, en sursaut.

C'était mère Filain qui rechargeait l'œuf à pattes.

Le coucou du voisin chanta douze fois d'affilée.

Tout est prêt, décréta mère Filain ; comme tout l'était, à toute aventure, les deux Noëls derniers, ajouta-t-elle, avec une œillade complice pour quelqu'un dont Félicien ne soupçonnait pas encore la présence.

Le poêle regarni, mère Filain dit encore :

— Allons ! levez-vous, mon pauvre gars !

Un céleste parfum de boudin blanc et de galette bouillante saturait l'atmosphère. Sur la table, il y avait trois couverts. Devant l'un d'eux, une très avenante vieille dame à cheveux blancs paraissait attendre et souriait.

— Gai Noël, mon fils ! cria-t-elle à Félicien, qui s'approchait, tout interdit.

Pourquoi cette vieille dame souriante l'appelait-elle son fils ? Et pourquoi y avait-il trois couverts ? Est-ce que mère Filain allait prendre part à ce médianoche incompréhensible ? Non, celle qui devait y participer était derrière le rideau qu'elle avait ramené sur elle ; et c'était non la Josette en peinture, mais bien la Josette vivante qui, sortant de la niche, accourait vers Félicien et lui disait :

— Je savais bien, allez, que nous nous reverrions !

Et la vieille dame qui était là, tout attendrie, c'était la maman de Josette, de Josette à présent établie à son compte et qui gagnait beaucoup, beaucoup d'argent, de sorte que rien au monde ne les empêcherait d'être heureux, Félicien et elle !

— Oh ! pria Félicien, ne parlons pas d'argent, Josette !

Mais, la tête sur l'épaule de l'héroïque n'a qu'une main, Josette, ineffablement, disait ou, plutôt, répétait :

— Souviens-toi... souviens-toi du passé !

NETTOYAGE D'ABRIS BOCHES A LA GRENADE



Le premier soin qui s'impose à nos soldats quand ils pénètrent dans une zone d'où ils viennent de chasser l'ennemi, consiste à « nettoyer » les tranchées, les abris, où pourraient être restés des Boches qui n'attendent que l'occasion de les attaquer traîtreusement. Les poilus que voici s'emploient à nettoyer, au moyen de grenades fumigènes, des abris allemands dans les bois de l'Aisne, aussitôt après un combat : la fumée qui se dégage de ces grenades au moment de l'explosion force les Boches à sortir de leurs repaires.



Il était une fois un fermier et une fermière qui vivaient heureux dans leur village. L'homme se nommait Colin Babet et on appelait sa femme La Babette. Ils habitaient une maison spacieuse dont la façade, toujours blanchie de frais, portait une vigne au bord du toit. Près de la fenêtre, au midi, montaient deux ou trois lances de passe-roses sur lesquelles les bourdons se laissaient choir l'été, comme des bouchons de velours.

Colin Babet administrait sagement sa terre et serrait, bon an mal an, une poignée d'écus dans le bas de laine. Aidé d'un valet, il soignait les emblavures et irriguait son pré. La Babette esherbait la planche de légumes, ramassait les châtaignes et tenait la maison aussi nette que la conscience du bon saint Martin.

Quand il eut un petit pécule, Colin Babet coupa quelques trochées dans un taillis pour bâtir une étable. Il l'accota aux troncs des gros tilleuls à l'ombre desquels il a coutume de faire la méridienne dans les beaux jours. Le chaume lui fournit la toiture. Il feutra les murs avec des mousses, les cimentait de glaise. Puis il acheta une vache et trois moutons.

Désormais on vit La Babette tricoter le long des chemins en gardant ses bêtes qui tondaient l'herbe des fossés. Une tache noire marquait un des moutons entre les yeux et la vache avait une corne rompue. Mais elle était bonne de lait et donnait régulièrement douze litres par jour. Colin Babet éleva un chien qui ne profita point en dépit des jattes de caillé. Par dérision il le nomma Colosse.

Pour couronner leur bonheur il ne manquait aux Babet qu'une petite créature du bon Dieu qui aurait crié « papa » et « maman » autour d'eux. Souvent, le soir, en achevant l'écuellée sur laquelle le beurre roule des yeux d'or, Colin disait à sa femme :

— La table est bien grande pour nous trois !

Et il désignait une place vide en face du valet.

La Babette ne répondait pas, souriait avec mélancolie. Puis elle levait la lampe, ouvrait l'armoire et découvrait la toile fine d'une layette rangée sur un rayon, parmi des tronçons d'iris. Une odeur honnête, fruitée, s'épandait dans la pièce avec l'espoir fervent des maternités. Le paysan tendait les bras à sa femme et l'entourait respectueusement ainsi qu'un arbre plein de promesses.

Enfin le ciel combla leurs désirs : La Babette mit au monde un beau petit gars. On était au 1^{er} novembre et les cloches chantaient dans la brume. C'est pourquoi le fils de Babet fut nommé Toussaint, par manière d'action de grâces envers les hôtes du Paradis.

Toussaint se montra de suite bon vivant : il tétait, dormait et grossissait comme une courge dans son ber de jonc. La première fois qu'on lui vit les yeux au grand jour, le droit parut tout en azur, tandis que le gauche semblait un grain de charbon. Les vieilles se récrièrent, déclarant que c'était un signe. On prédit à l'enfant une destinée singulière.



A la Chandeleur, quand il devint nécessaire de réserver les prés à la croissance des foin, La Babette retourna le long des routes avec sa vache et les moutons. Elle emmenait Toussaint dans sa voiture qu'elle tenait à l'abri du vent derrière les haies ou berçait dans un rayon du pâle soleil de février. Colosse se donnait de l'importance en escortant l'enfant d'un pas de sénateur.

Un soir de printemps, déjà tout rose et vert, La Babette vit venir un homme au moment où elle rassemblait ses animaux. La vache faisait la folle et galopait lourdement devant les crocs du chien. Apeurés par les aboiements, les moutons fonçaient en bloc devant eux. Toussaint hurlait et sa mère jetait les hauts cris en brandissant une gaule.

L'homme leva les bras. Aussitôt la vache s'arrêta et retourna, tête basse, près de la fermière. Les moutons se rangèrent à sa suite ; Colosse prit la file et Toussaint se tut. Le silence devint tout à coup si grand qu'on entendit le ruisseau qui courait à ses affaires en chantonant parmi les cailloux du fossé.

L'homme approcha. Il paraissait incroyablement vieux malgré son port droit et une noble prestance. De son visage on ne distinguait que la saillie des pommettes et les yeux. Des cheveux parfaitement blancs et une barbe de neige masquaient le reste. Vêtu de loques, il portait sur le dos une caisse de bois sur laquelle La Babette

put lire : « Amidon au Chat, marque déposée. » Elle conta plus tard qu'il avait « des mains d'esquelette ».

— Bonjour à vous, dit le vieillard, et soyez en paix !

Colosse n'aimait pas les mendiants, mais cette fois il se tint poliment sur le derrière, de quoi La Babette fut grandement étonnée. Elle répondit, en roulant son tricot autour des aiguilles :

— Bonsoir, voici l'heure de rentrer...

— Pour ceux qui ont un foyer, dit l'homme.

Et il se pencha sur Toussaint qui riait dans sa voiture et lui tendait les bras.

— Vous avez là un beau gars, fit-il.

En même temps il posait sa triste main sèche sur les frais cheveux blonds. Toussaint enfonçait les doigts dans la barbe blanche. Le soir tombait. La Babette n'osait ni parler, ni remuer. Elle se sentait troublée et regardait les animaux qui attendaient autour d'elle. Le vieillard se redressa, ramena devant lui, d'un coup d'épaule, la caisse qu'il portait sur le dos et l'ouvrit. La Babette aperçut une paire d'espadrilles, deux ou trois croûtes, un cahier jauni, des guenilles.

— Connaissez-vous une grange où je pourrai passer la nuit ? demanda l'homme.

La Babette eut un geste vague, mais se ravisant aussitôt :

— Venez, dit-elle.

Et ils rentrèrent à la ferme.

Lorsque Babet revint des champs, il trouva un vieillard inconnu attablé dans sa maison devant une écuellée fumante. Colosse dormait la tête sur les pattes. L'horloge débitait le temps à petits coups réguliers. La flamme des sarments dansait dans l'âtre. Colin Babet interrogea sa femme d'un regard.

— C'est, dit-elle, un pauvre qui n'a ni soupe, ni toit...

Colin Babet quitta son chapeau et prononça :

— Bon appétit !

L'homme essuya sa barbe d'un revers de main, se leva et prit dans sa boîte le cahier jauni.

— Voici des images pour vous remercier, fit-il : elles amuseront votre petit garçon. Maintenant je vais aller dormir dans l'étable : les bêtes me feront bien une place.

Le lendemain, quand La Babette vint traire sa vache, au petit jour, le vieux mendiant était parti.



Toussaint montra de suite un vif attachement pour son livre d'images. Il voulait toujours l'avoir à portée de sa main, soit qu'il trônât sur sa chaise, soit qu'il errât à quatre pattes sur le sol battu de la chambre. Quand il refusait de manger, sa mère cachait le livre et Toussaint retrouvait l'appétit. Le soir, il ne s'endormait que la joue sur les feuillets gris dont l'usage avait rongé les coins.

Au reste, dans les premiers temps, Toussaint regardait indifféremment les images à l'envers ou à l'endroit, mais il suffisait de la couleur pour le mettre en belle humeur. Quand il fut en âge de comprendre, sa mère lui donna des explications. L'enfant les écoutait attentivement, le doigt sur les figures. Et, comme il y avait des animaux à chaque page, il nomma bien vite le cahier « son livre de bêtes ».

C'était une liasse d'anciennes images d'Epinal comme on n'en voit plus. La première, intitulée *La création du monde*, représentait un bon Dieu rouge et vert ouvrant des bras désespérés entre une vache et un chien bruns, tandis que des moutons jaunes et un cheval à tête de gazelle le regardaient. Plus loin, *La naissance de Jésus* était agrémentée d'un musicien, en costume Louis XV, qui jouait à la fois de la musette et du tambourin. Les saints, mitrés, chapés, crossés, tout or et pourpre, se suivaient avec leurs attributs, le rappel de leurs miracles et une invocation propitiatoire : saint Blaise, patron des étables ; saint Guérin, protecteur des récoltes ; saint Hubert, qui guérit la rage ; saint Christophe, dont la vue écarte la mort ; la benoîte Catherine et monseigneur saint Jean.

L'enfant mêlait sans cesse les réalités à l'image. Pour lui tous les chiens du livre s'appelaient Colosse, les boeufs des patrons rustiques se confondaient avec la vache de la ferme et tous les moutons étaient ceux-là même qu'il menait aux champs avec la mère.

Elle lui apprenait à lire dans « les cantiques spirituels » ou dans « les oraisons très dévotes » qui encadraient les images. Souvent, à l'ombre des frênes qui montent d'un jet vers la lumière, ou assise devant sa porte, près des passe-roses aux fleurs vieillottes, La Babette épelaït la complainte de saint Nicolas ou le martyre de sainte Barbe dont le père, « sans miséricorde, avec un tranchant coutelas, lui-même la tête lui coupa ».



Toussaint répétait avec application pendant que le chien cherchait à gober d'un coup de gueule les mouches importunes. On entendait caqueter les poules du voisin qui exploraient le fumier, l'œil rond, le col déclanché d'un déclic. La Babette reprenait en hâte deux ou trois mailles de tricot. Puis, au moment de fermer le vieux livre, à la chute du soleil derrière les noyers, Toussaint priait les pontifes qui portent l'étrille :

— Saint Blaise et saint Guérin, disait-il, conservez notre bonne vache, mes trois moutons et Colosse qui nous garde tous !

Colin Babet paraissait, la bêche à l'épaule, le paletot sur le bras. Le chien lui faisait fête, jappait autour de lui. Le fermier l'écartait, soulevait son gars et l'embrassait en souriant à sa femme. Elle disait :

— Tu sais qu'il fait des progrès !

— C'est mes bêtes qui m'apprennent ! affirmait Toussaint.

La Babette trempait la soupe et traçait le signe de la croix sur la miche pendant que chacun s'asseyait gravement à table.



C'est dans ce temps-là qu'éclata une guerre misérable. Colin Babet, qui était encore jeune et dru, fut appelé avec son valet et toute la fleur du village. Il y eut grand deuil à la ferme. La Babette se donna toute au travail pour sauver la terre et aussi pour endormir son cœur. Colosse bouda quelque peu sur sa pâtée en flairant la piste du maître parti. Et les bêtes, la bonne vache à la corne rompue, le mouton marqué de noir et ses deux frères immaculés furent si fâchés qu'ils en oublièrent plusieurs jours de gambader.

Toussaint devint leur gardien, bien qu'il n'eût que six ans. Il fallait se partager la besogne. On délaissa la planche de légumes au profit des labours. La récolte des châtaignes fut négligée. Et, dans la vigne qui borde le toit, les grappes, abandonnées aux abeilles, séchèrent, puis s'effacèrent grain à grain dans la pourriture automnale.

En dépit des efforts, l'année fut rude. La Babette ne manquait pas de courage, mais ses forces et sa bourse avaient des limites. La plupart du temps, le lait, qu'elle n'arrivait pas à baratter, caillait et engraisait sans profit les cochons du voisinage. Une laine fut perdue, faute de loisir pour mener les moutons au tondeur. La Babette prit une résolution.



Un matin de décembre, une cariole s'arrêta devant la porte et un gros homme, vêtu d'une blouse mauve, entra dans la ferme. Toussaint, qui avalait une platée de mil, n'y prit pas garde. Il vit seulement sa mère sortir et entendit une discussion dans la cour. Un moment plus tard, des bêlements l'attirèrent dehors. La voiture s'éloignait, chargée de moutons et remorquant une vache. Toussaint s'écria :

— Qu'est-ce que ce bonhomme ?

— Le boucher, répondit sa mère.

Alors l'enfant fit une pauvre petite grimace et les larmes jaillirent de ses yeux. La Babette le gourmanda bourrument, l'appelant « jeune serin » et « grand nigaud », mais elle avait bien envie de pleurer elle aussi. Toussaint se frottait les paupières. Ses doigts rougissaient au froid et son nez avait une grosse chandelle qui tressautait à chaque sanglot. Il disait :

— Je veux mes bêtes ! Je veux mes bêtes !

Et la mère mentait :

— Elles reviendront...

— Colosse, au moins, n'est pas parti ? criait-il.

Et la mère s'excusait :

— Il me l'a payé...

Toussaint frappa du pied, trépigna. La Babette allait se fâcher quand elle vit la gamelle du chien, encore grasse, qui traînait près du seuil. Un peu de salive lui resta dans la gorge : elle toussa. Derrière elle la porte de l'étable était grande ouverte sous les hauts tilleuls aux ramilles compliquées. L'hiver silencieux pesait sur la terre. Elle dit :

— Rentrons, tu vas prendre froid.

Mais Toussaint répétait sans cesse :

— Je veux mes bêtes !

Il ne s'apaisa que le soir, à la chandelle, devant les vieilles images du mendiant. Sa mère s'efforça vainement de le coucher. Il ne voulait pas lâcher son livre. Il parlait à la vache de *La création du monde*, au cheval à tête de gazelle et aux bons saints rouges et bleus qui posaient familièrement leur crosse sur le front d'un bœuf. Il appelait le chien brun Colosse et caressait les moutons jaunes. Plusieurs fois il demanda à sa mère si saint Nicolas pouvait ressusciter les animaux comme il avait fait des trois jeunes clercs.



Une cloche sonna. La Babette regarda l'horloge et dit :

— Voici la messe de minuit. Je vais aller prier Noël pour ton papa, Toussaint.

Elle mit une brassée de sarments dans le feu, quitta son tablier et poussa la porte. Sur la route gelée on entendait claquer les sabots des femmes. Des gens se hêlaient par le village. Elle se pencha à la fenêtre, contempla une dernière fois son fils. Il n'avait pas bougé une heure plus tard, à son retour. Seulement il dormait, la figure écrasée dans son livre d'images.

Or, le lendemain, La Babette trouva dans sa cour un chien brun qui avait les yeux de travers, une vache bien encornée et trois moutons jaunes. Elle fut stupéfaite, se signa, jeta des cris. Le chien remua la queue, la vache meugla doucement, les moutons bêlèrent. Toussaint accourut, dansant d'un pied sur l'autre et exultant :

— Ce sont mes bêtes ! ce sont mes bêtes ! Les belles bêtes de mon livre !

— Es-tu fou ! cria la mère.

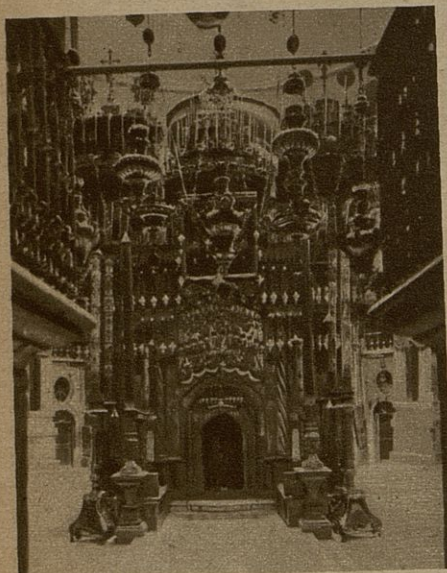
Mais lui courut chercher le cahier d'images jauni et tout écorné et l'ouvrit à *La création du monde*. La Babette leva les bras au ciel. La page était aux trois quarts vide, comme si les animaux s'en fussent retirés. Seul le bon Dieu, au geste désespéré, demeurait en compagnie du cheval à tête de gazelle. Toussaint expliquait :

— Tu vois, maman, que la vache, le chien et les moutons sont sortis du livre...

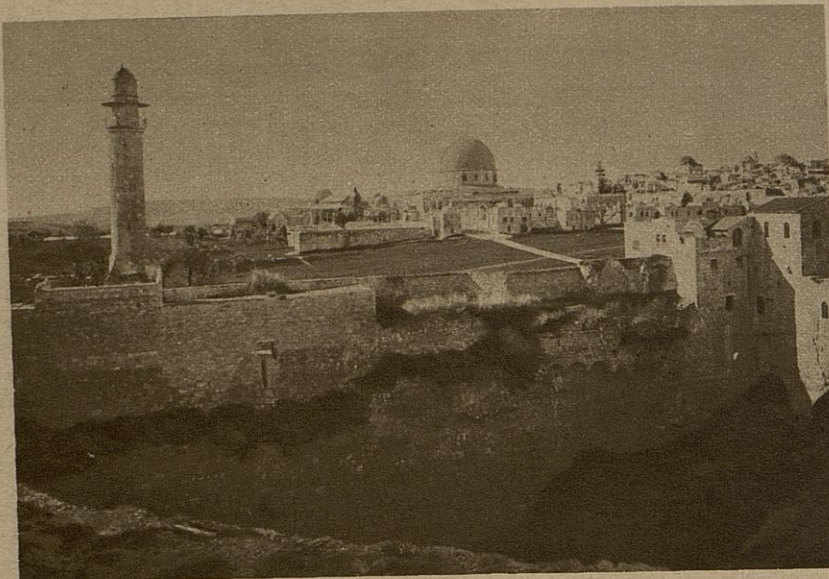
Et comme il disait cela, ces bêtes l'entourèrent et lui léchèrent les mains.



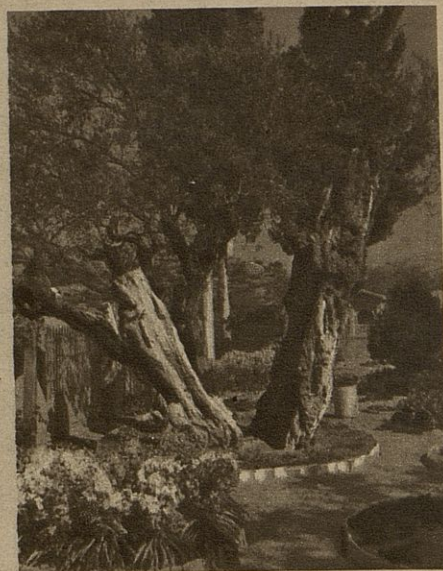
JÉRUSALEM DÉLIVRÉE DU JOUG DES TURCS



L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE.



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE JÉRUSALEM.

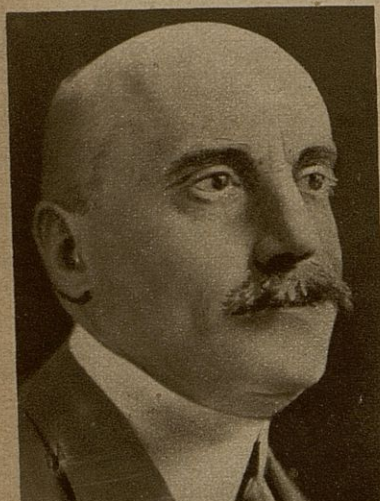


LE JARDIN DES OLIVIERS.

L'armée du général Allenby est entrée le 12 décembre à Jérusalem où elle a été bien accueillie par les habitants.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — Le gouvernement léniniste est arrivé, après des pourparlers laborieux, à conclure avec les Austro-Allemands un court armistice à titre de prélude à des négociations en vue de la paix. Les impériaux entendent ne traiter définitivement qu'avec l'Assemblée Constituante, laquelle ne s'est pas encore réunie et ne se montrera peut-être pas aussi docile envers les exigences de l'ennemi que le souhaiteraient les maximalistes. En attendant, le désordre est très grand à Petrograd, et le gouvernement commence à renvoyer les prisonniers allemands. Mais les maximalistes ne sont pas les maîtres dans toute la Russie. Ces derniers reconnaissent, dans un manifeste publié vers le 10 décembre, que les généraux Kaledine, sur le Don, et Douloff, sur l'Oural, « ont levé l'étendard de la révolte », c'est-à-dire refusé de se soumettre à la dictature léniniste et de pactiser avec les Austro-Allemands. Korniloff et Alexeïeff, Rodzianko et d'autres personnalités éminentes ont rejoint Kaledine et travaillent avec lui à l'organisation d'un régime fort et avouable.



M. JOSEPH CAILLAUX,
ANCIEN PRÉSIDENT DU CONSEIL
contre qui des poursuites ont été
demandées par le gouvernement.

En Roumanie, la situation de nos alliés reste, du fait de ces événements, très critique : le général Tcherbatcheff,

commandant le front russe sud-ouest, après avoir lutté de tout son pouvoir contre les assauts du défaitisme, s'est vu contraint d'accepter pour ses propres troupes un armistice dont la signature s'imposait dès lors également à l'armée roumaine. Les généraux russes qui opéraient au Caucase et en Perse ont été eux-mêmes obligés d'en venir là, certainement contre leur gré, puisqu'ils ont donné, en se battant jusqu'en ces derniers jours, des preuves de leur loyalisme. On annonçait le 13 que Korniloff, ayant réuni des troupes sûres, alors qu'il était en marche pour rejoindre le quartier général de Kaledine, avait été attaqué par des forces maximalistes, à Bielgorod et qu'à la suite d'un vif combat il les avait en partie anéanties. Les survivants demandaient, pour la plupart, à s'enrôler sous ses ordres.

PALESTINE. — Dans l'impossibilité où ils étaient de résister aux troupes alliées, les Turcs ont évacué Jérusalem. La municipalité a rendu la ville le 10 décembre au général Allenby qui, assisté des chefs militaires alliés, en a pris possession le 12. La ville sainte n'a subi aucun dégât : elle restera sous la commune garde des alliés jusqu'à ce qu'il ait été décidé du sort des contrées d'Orient. C'est là un des événements les plus considérables de cette guerre, non à cause de la valeur stratégique de Jérusalem, qui est nulle, mais en raison du retentissement politique que sa chute aux mains des chrétiens ne manquera pas d'avoir dans le monde de l'Islam.



M. LOUSTALOT,
DÉPUTÉ DES LANDES
contre qui des poursuites ont été
demandées par le gouvernement.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS CINÉMATOGRAPHIQUES

passant le film du Roman-Cinéma édité par l'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE et publié par LE PAYS DE FRANCE

SUZY L'AMÉRICAINNE,

par GEORGES LE FAURE
auquel est adapté le GRAND CONCOURS

AVEZ-VOUS COMPRIS ?

PARIS

Alésia-Beaumont : 114, rue d'Alésia ;
Brasserie Rochechouart : 66, rue Rochechouart ;
Casino de la Nation : 2, avenue de Taillebourg ;
Cinéma Charonne : 70, rue de Charonne ;
Ciné-Majic : 44, avenue de la Motte-Piquet ;
Cinéma des 1.000 Colonnes : 20, rue de la Gaité ;
Casino du 13^e : 190, avenue de Choisy ;
Cinéma du Panthéon : 13, rue Victor-Cousin ;
Cinéma Myrha : 11, rue Myrha ;
Cinéma des Bosquets : 60, rue Domrémy ;
Eden : 34, avenue Jean-Jaurès ;
Excelsior-Cinéma : 103, avenue de la République ;
Family-Cinéma : 81, rue d'Avron ;
Idéal-Cinéma : rue d'Alésia ;
La Villette-Cinéma : 7, rue de Flandre ;

Majestic-Cinéma : 33, boulevard du Temple ;
Moderne-Cinéma : 4 bis, rue Henri-Chevreau ;
Orléans-Palace : 102, boulevard Jourdan ;
Paris-Ciné : 56, avenue de Saint-Ouen ;
Parisiana : boulevard Poissonnière ;
Raspail-Palace : 91, boulevard Raspail ;
Royal-Cinéma : 11, boulevard du Port-Royal ;
Ternes-Palace : 7, rue Demours.

BILLANCOURT

Alhambra : Rue du Dôme.

BOULOGNE-SUR-SEINE

Cinéma : 71, boulevard de Strasbourg.

CORBEIL

Casino de Corbeil : 2, rue Féray.

LEVALLOIS

Grand Cinéma Levallois : 2 bis, rue du Marché.

SAINT-DENIS

Casino de Saint-Denis : 73, rue de la République.

SAINT-MANDÉ

Cinéma Alsace-Lorraine : rue d'Alsace-Lorraine.

VINCENNES

Vincennes-Palace : 30, rue de Paris.

VITRY-SUR-SEINE

Kursaal-Vitry.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 165 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 10 et intitulé : « Un avion français survole les neiges éternelles des Alpes. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

PRIME A NOS LECTEURS

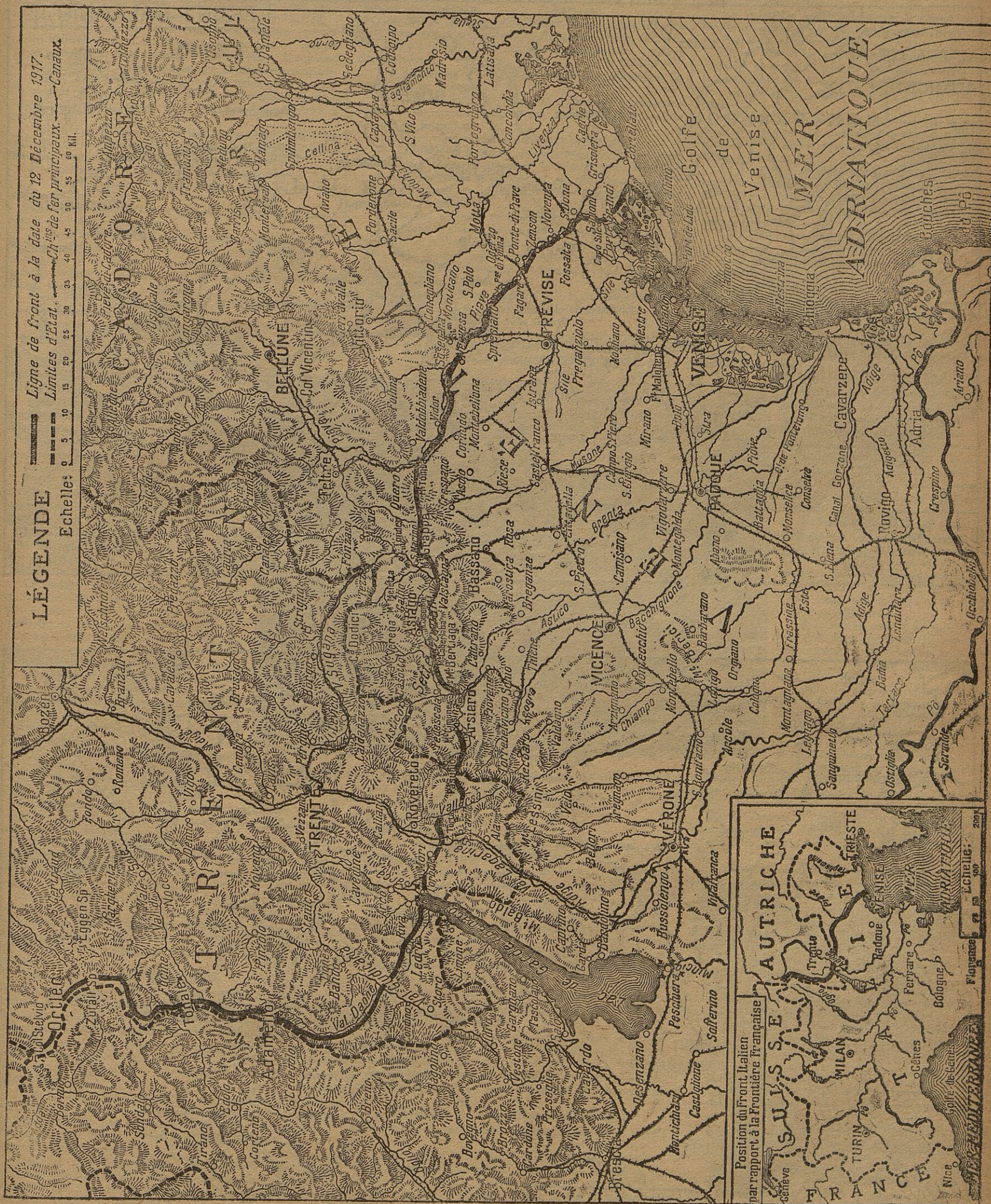
AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Voir conditions
dans l'annonce page IV

Valeur : 25 Francs

POUR 4^{fr.} 95

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)

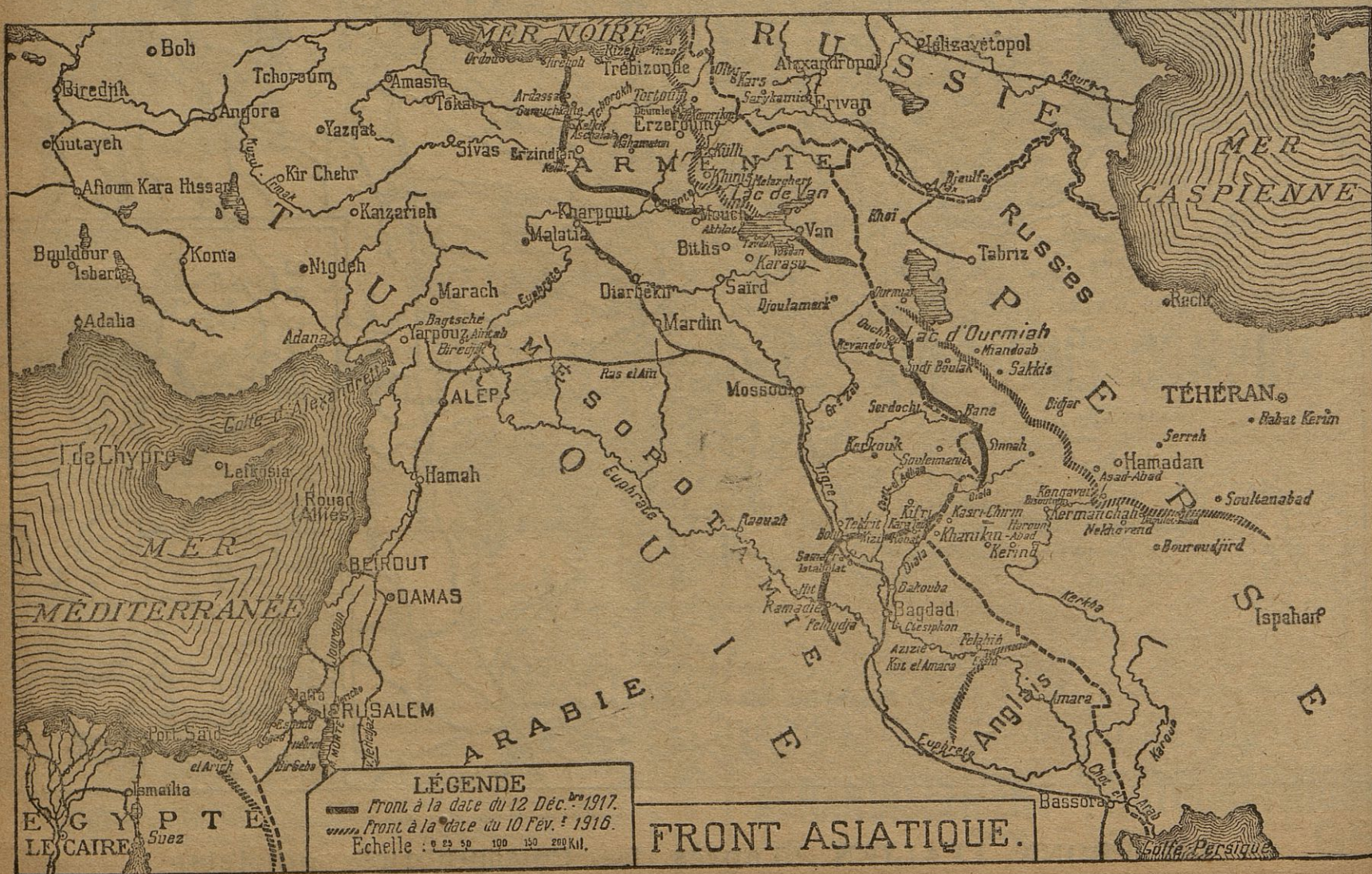


LE FRONT ITALIEN (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS EN ORIENT



seule préoccupation : surveiller le paysage à travers les vitres pour se bien assurer qu'il n'y avait aucune troupe suspecte embusquée aux environs...

Seul, ou à peu près au milieu de cette agitation, un individu conservait son calme, absorbé par la lecture d'un magazine : c'était un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un impeccable complet de voyage et donnant cependant par l'énergie de son masque comme par l'allure toute militaire de sa personne l'impression d'appartenir à l'armée.

Non loin de lui, trois autres voyageurs, eux aussi, paraissaient indifférents à ce qui se passait autour d'eux ; quoique ne se parlant pas, leurs regards, à tout instant, se braquaient sur le premier des voyageurs avec une expression semblable.

Quand était monté dans le train le peloton de soldats, ils avaient échangé entre eux un regard singulier et d'un même mouvement avaient porté la main à leur poche à revolver.

Tout à coup, l'un d'eux se leva et marchant droit à un individu qui se tenait debout devant une des baies vitrées du compartiment, l'interrogea d'une voix menaçante :

— Quel signal venez-vous de faire, maudit nègre ?

— Nègre ! rugit l'individu ainsi interpellé, je suis citoyen du libre Mexique !

Et prenant à témoins ceux qui se trouvaient là, il continua à crier avec indignation :

— Vous avez entendu ?... ces Yankees nous insultent !...

Certains firent mine de se joindre à leur compatriote ; mais alors, il se trouva que, comme par hasard, les trois autres voyageurs se levèrent et sortirent, de significative façon, leur revolver.

Cette vue fit réfléchir les furieux et un calme relatif se rétablit dans le compartiment.

Le rapide, cependant, avait pénétré dans le tunnel qui précède les gorges du los Huescos : soudain l'obscurité se fit et ceux qui avaient l'oreille fine purent entendre, au milieu de la nuit compacte, un léger chuchotement que couvrait en partie le ronflement des roues sur les rails...

Mais comme le train sortait du tunnel soudain un coup de feu éclata auquel dans l'intérieur du wagon des cris de terreur firent écho.

Ce premier coup de feu fut bientôt suivi de plusieurs autres.

— Attention ! fit une voix.

Et de nouveau les trois revolvers sortirent de leur gaine, auquel s'en joignit presque aussitôt un quatrième : celui du premier voyageur dont nous avons parlé.

D'un même mouvement les autres s'étaient rapprochés de lui comme s'ils eussent eu l'intention de le protéger, mais toutefois sans lui adresser la parole.

Cependant l'on commençait à se rassurer un peu, croyant à une fausse alerte, lorsque tout à coup, d'entre les hautes herbes qui bordaient la voie, des cavaliers surgirent, dirigeant contre la locomotive une fusillade d'enfer.

Le train ralentit alors son allure, soit que le mécanicien et son chauffeur eussent été atteints, soit que de connivence avec les bandits ils eussent voulu, en paraissant céder à la menace, échapper à toutes sanctions pour le cas où la tentative des Mexicains viendrait à tourner mal.

Quoique en force, en effet, les assaillants devaient compter avec l'escorte du train et, suivant l'énergie de la défense qu'elle opposerait, le sort des hommes d'Avilar serait autre.

Or, retranchés sur le truc, les soldats, au nombre d'une vingtaine, étaient parfaitement capables de mettre leurs adversaires en déroute.

Mais les autres savaient évidemment à quelle résistance ils devaient se heurter car, après une fusillade plus bruyante que meurtrière, les soldats se levèrent, faisant « kamardes » avec un entrain vraiment surprenant.

Bientôt, il devint évident que c'en était fait du rapide et de ceux qu'il transportait... La vitesse était devenue tellement nulle que les cavaliers pouvaient se maintenir à hauteur des wagons et fusiller à bout portant, par l'ouverture des croisées, les voyageurs qui, à coups de revolver, tentaient de sauver leur peau...

Bientôt, le train ayant fait halte, les hommes d'Avilar mirent pied à terre et se lancèrent à l'assaut des wagons ; coutelas en main, ils égorgeaient, tandis que d'autres, maniant leur carabine par le canon, s'en servaient pour assommer les malheureux comme s'ils se fussent servis d'une massue...

Les femmes seules étaient épargnées ; tirées brutalement hors de leurs compartiments, elles étaient chargées sur des chevaux et emportées au galop dans la profondeur des fourrés.

Dans l'intérieur du train, pendant ce temps-là, un combat acharné se livrait entre les voyageurs qui tentaient d'opposer aux assaillants une résistance désespérée dans le but, sans doute, que quelque secours providentiel, attiré par la fusillade, leur parviendrait...

Toute la partie mâle, sauf celle reconnue pour être mexicaine, avait été abattue ; seuls restaient debout les trois voyageurs que nous avons signalés, semblant faire de leur corps un rempart au quatrième.

Leurs revolvers désarmés, ils avaient été contraints de se laisser happer par les bandits qui les avaient tirés brutalement au dehors ; mais le combat avait été si acharné que tous les quatre, dépouillés de leurs vêtements, demeuraient le torse nu sous les rayons ardents du soleil...

Pourquoi donc, seuls, avaient-ils été épargnés ?

Ils ne tardèrent pas à être fixés. Sur un signe de leur chef, les coquins avaient amené les prisonniers à l'écart, alors les ayant fait ranger côte à côte :

— Quiconque a comploté contre la sûreté du Mexique mérite la mort... vous allez être fusillés.

— Complot qui reste à prouver, articula avec énergie le premier des voyageurs.

Etendant la main vers des valises qu'un de ses hommes avait tirées du train et qu'il venait d'apporter, le chef déclara :

— Il y a là dedans de quoi faire pendre tous les Yankees des Etats-Unis.

Les prisonniers se regardèrent, mais pas un muscle de leur visage ne se contracta.

— Quel est celui de vous qui se nomme le capitaine Hurllett, du service d'état-major, attaché au cabinet du ministre de la guerre...

Les faces continuèrent à demeurer impassibles.

— Lui seul m'intéresse, poursuivit le chef : les trois autres seront libres de retourner à Washington...

Aucun des quatre ne répondant, un ricanement farouche contracta le visage du lieutenant d'Avilar qui, désignant une des valises, demanda :

— Auquel de vous, ce bagage ?

Mais comme chacun des prisonniers tenait les yeux baissés, semblant n'avoir pas entendu, l'homme, irrité, précisa :

— Ne cherchez pas à me donner le change : l'un de vous est le capitaine Hurllett, les trois autres sont des agents secrets chargés de veiller sur lui...

« Si aucun de vous ne veut désigner le capitaine Hurllett, tous les quatre vous serez passés par les armes... »

L'un des prisonniers déclara alors :

— En toute autre circonstance le capitaine Hurllett ne garderait pas le silence, dût-il payer de sa peau la déclaration de la vérité. Mais, seule, importe la sécurité de la

course, suivis de loin par le troisième, blessé et perdant abondamment son sang.

Comme des chasseurs acharnés après le gibier, les hommes d'Avilar se jetèrent sur leurs traces.

Une nouvelle salve étendit le blessé à terre, atteignant l'un des survivants, lequel, à son tour, s'écroula, se tordant dans une atroce agonie.

Le quatrième qui avait réussi à gagner une anfruosité de rocher y demeura tapi, laissant passer ceux qui le poursuivaient, sacrant et jurant.

Si, en effet, l'un seulement des prisonniers réussissait à rejoindre le corps du général Carrington, c'était l'échec de la combinaison des Mexicains, les Yankees, mis sur leurs gardes, se gardant de tomber dans le piège qui allait leur être tendu...

A l'aide de ses lambaux de vêtements, le fugitif avait réussi à improviser un pansement sommaire. Ce n'était pas tout, en effet, que d'échapper aux recherches, il lui fallait avoir la force de fuir...

Et il songeait, avec une admiration émue, au stoïcisme de ses trois compagnons de supplice ; ils eussent pu sauver leur vie en le désignant à leurs bourreaux comme celui qu'ils cherchaient et ils avaient préféré mourir plutôt que de manquer à leur devoir...

Ce n'était cependant pas des soldats, ces trois détectives que l'autorité militaire avait chargés de veiller, jusqu'à ce qu'il eût atteint le but de son voyage, sur le messager du ministère de la guerre.

Mais, civils, ils avaient fait preuve du courage patriotique qui anime tout citoyen de la libre Amérique et ils étaient morts stoïquement pour lui faciliter l'accomplissement de sa tâche.

Dévouement anonyme et que le capitaine Hurllett regrettait, du fond du cœur, de ne pouvoir dénoncer au général Carrington.

Les derniers Mexicains, cependant, étaient passés, emportant, jetées en travers de leur selle, les misérables voyageuses dont le sort n'était que trop certain ; et le fugitif, les dents serrées de rage, les avait vus s'éloigner au galop, abandonnant leurs recherches.

Il laissa un long temps s'écouler après leur départ. Mieux valait s'assurer qu'ils s'étaient éloignés sans esprit de retour, d'autant plus que cette attente lui permettait de reprendre quelque force...

Enfin, comme le soleil commençait à décliner à l'horizon, Hurllett se décida à sortir de sa retraite ; seulement c'est à peine s'il réussissait à se tenir en équilibre tellement ses jambes oscillaient sous lui !...

Mais, chez un homme de cette trempe, l'âme commande au corps et sa volonté galvanisa sa faiblesse...

Il se mit en route ; d'abord cela alla à peu près, bien que la tête lui tournât et que, par instants, il dût s'arrêter pour reprendre haleine !... Il avait tellement perdu de sang !...

Mais le sentiment du devoir fouettait ses défaillances et il repartait. Coûte que coûte il lui fallait rejoindre Carrington ; ensuite il pourrait mourir !...

Mais il mourait avec la satisfaction de savoir que l'honneur serait sauf...

Il s'orientait sur le soleil, marchant sans hésitation vers le couchant, sachant que la colonne expéditionnaire devait couper la route de Discovery à la hauteur de Los Santos.

Mais, comme il était encore à une quinzaine de kilomètres de son but, il s'arrêta, sentant qu'en dépit de toute sa volonté, il lui serait impossible d'aller plus loin.

Son cœur semblait vouloir cesser de battre dans sa poitrine et sur ses prunelles une brume s'étendait.

C'en était fait, il allait mourir là !...

Et, tout d'un coup, voilà qu'un bruit de chevaux frappa son oreille. Sans doute, les Mexicains qui le cherchaient avaient-ils trouvé sa piste, à moins que ce ne fussent les soldats de Carrington...

Galvanisé par un espoir insensé, il réussit à se redresser et à battre le paysage d'un regard vacillant.

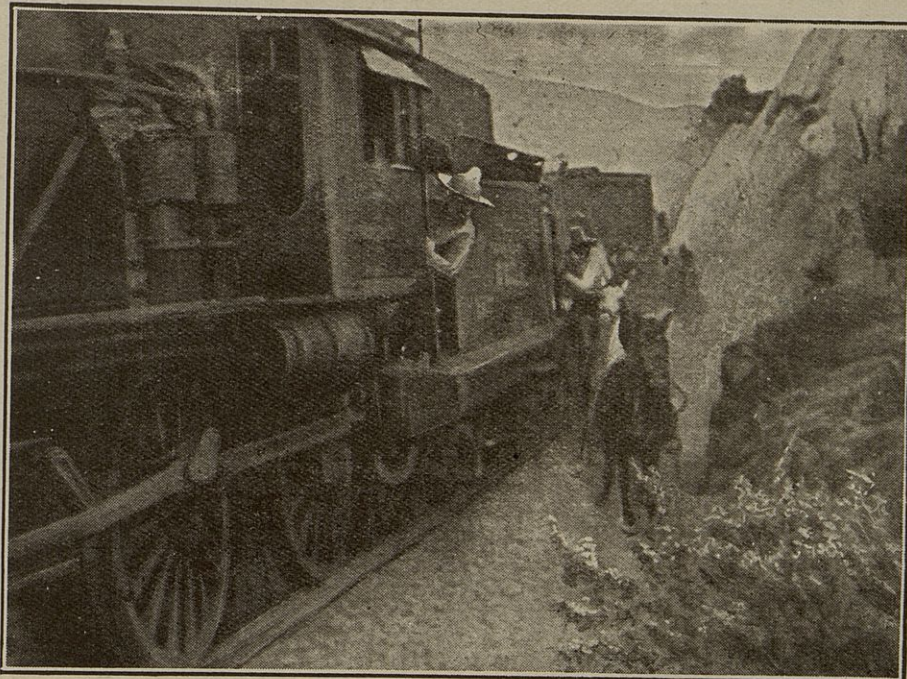
O joie !... là-bas, sur la crête d'une colline, une troupe à cheval défilait, une troupe de soldats américains !... il reconnaissait leur large chapeau d'uniforme.

Alors une joie immense gonfla son cœur et, d'un bras affolé, il fit de larges gestes dans l'espace. Mais ce dernier effort l'épuisa et il s'écroula sur le sable où il demeura immobile...

Heureusement, son signal avait été aperçu et moins d'un quart d'heure plus tard un groupe de cavaliers arrivait qui mettaient pied à terre et relevaient le malheureux.

Vainement s'efforçaient-ils de l'interroger, lorsque le gros du détachement survint à son tour avec, en tête, le commandant Wickley et Rutledge.

Tiré de sa torpeur par une forte gorgée d'alcool, Hurllett, en quelques paroles, mit ses sauveurs au courant ; tout de suite le commandant jugea la situation : il commença par expédier au général Carrington le plus rapide de ses cavaliers pour l'informer de la situation afin qu'il modifiât ses plans. Cela fait, il s'agissait de se lancer à la recherche du commando d'Avilar pour le cerner et reprendre, s'il était possible, les documents volés au messager du ministère de la guerre.



colonne Carrington, et cette sécurité, seul notre silence peut l'assurer...

— Ce silence ! cria l'homme d'Avilar, vous allez le payer de votre vie !...

Frappant sur la valise, il ajouta :

— ...Et votre sacrifice sera inutile, car ce que vous refusez de dire, nous le trouverons là dedans.

Tout en parlant, il les considérait d'un air féroce, puis une idée lui passant soudainement par la tête, il se mit à rire.

— Maintenant, déclara-t-il, pour vous prouver que ces nègres — comme il vous convient de nous appeler — ne sont pas aussi impitoyables que vous le prétendez, je veux bien vous laisser une chance de sauver le général Carrington en l'allant prévenir de la capture des renseignements que lui apportait le capitaine Hurllett.

Ses hommes, sur un signe de lui, s'étant écartés des prisonniers, il fit mettre ceux-ci sur un rang, présentant leur dos aux fusils braqués sur eux.

— A mon commandement, expliqua-t-il, vous fuirez de toute la vitesse de vos jambes et si vous pouvez de la sorte vous soustraire aux balles du peloton, vous n'aurez plus qu'à regagner le plus rapidement possible la colonne expéditionnaire. Ainsi aurez-vous sauvé l'honneur du drapeau de l'Union.

Il riait, enchanté de l'originalité de sa trouvaille.

Un silence de mort pesait sur les acteurs de ce drame atroce.

— Anda, allez ! cria tout à coup l'homme d'Avilar.

Les prisonniers s'élancèrent. Assurément, s'il ne se fût agi que de leur peau, ils eussent refusé de se prêter à ce jeu cruel ; mais s'ils n'avaient qu'une chance de prévenir la catastrophe qui attendait le général Carrington, au moins voulaient-ils risquer cette chance.

A un geste de leur chef, les Mexicains se mirent à exécuter un tir à volonté sur les malheureux dont l'un s'écroula à terre, tué sur le coup.

Des autres, deux étaient indemnes et précipitèrent leur

Grâce aux renseignements fournis par le capitaine il était possible de pister les bandits et de leur tomber dessus à l'improviste.

Avec une énergie qui décuplait la joie d'avoir fait son devoir, Hurllett réussit à se mettre en selle et le détachement reparti grand train, précédé d'un certain nombre d'éclaireurs, chargés de battre la contrée, en quête du gibier que l'on cherchait.

Ces recherches furent moins longues qu'il n'était à craindre : à quelques milles de là, un des éclaireurs rejoignit la colonne déclarant que l'ennemi campait non loin, dans le creux d'une petite vallée où il se croyait en sûreté.

Immédiatement, bien que le rapport de son éclaireur établît que l'ennemi lui était de beaucoup supérieur en nombre, Wickley décida d'attaquer et ses hommes, s'égaillant parmi les roches, se glissèrent aussitôt jusqu'à portée de carabine.

Dès les premières détonations il fut aisé de deviner que le commando ne résisterait pas à cette attaque imprévue ; laissant au camp un certain nombre des siens chargés de couvrir la retraite, le lieutenant d'Avilar s'enfuit, emmenant ses prisonnières.

Le coup était manqué pour les Américains qui n'avaient plus maintenant qu'à rejoindre au plus tôt le général Carington.

XI

LE NOUVEAU MAZEPPA

A la « Gran Sonora », cependant, des événements graves se préparaient, tandis que l'Arbi disposait tout pour le départ, ainsi que sa maîtresse lui en avait donné l'ordre.

Les circonstances faisaient prévoir qu'il faudrait brûler les étapes si l'on voulait avoir gagné la frontière avant d'être rejoints par ceux que Manuel Moralès ne manquerait certainement pas de lancer aux trousses de la fugitive.

Pour cela, il convenait de donner aux chevaux double provende.

Pancho, lui, dans son logis, conférençait avec ses lieutenants lorsque soudain un homme à cheval arriva, lui apportant les nouvelles du train H.V. 57.

La partie était gagnée !

Dans ces conditions pourquoi atermoyer ? Pourquoi ne pas jeter de suite le masque et brûler ses vaisseaux ?...

La « Gran Sonora », par sa situation, devait constituer pour les troupes rebelles un excellent quartier général : il fallait mettre sans tarder la main sur la « Gran Sonora »...

Et aussitôt il donna ses ordres en conséquence : des émissaires furent envoyés aux contingents qu'il avait ramenés du rio Argentino et qui attendaient, cachés dans les environs, pour leur dire de se tenir prêts à attaquer ; le signal convenu était un coup de feu.

Mais son premier soin fut de s'assurer de l'Arbi qui se laissa surprendre dans l'écurie au moment où il sellait la jument de Suzy.

Brutalement enlevé, avant qu'il eût pu esquisser un mouvement de défense, l'ancien légionnaire fut jeté dans un réduit dont la porte fermée à clé fut, par surcroît, renforcée d'une sentinelle, et comme Paquilla, survenue à ce moment, faisait mine de donner l'alarme, elle fut, elle aussi, saisie et mise en sûreté.

Connaissant les relations de la Cubaine avec Manuel Moralès, Pancho pouvait craindre qu'en dépit du ressentiment, très naturel, qu'elle devait éprouver pour celui qui l'avait délaissée, elle voulût le prévenir du coup de main qui se préparait.

La prudence exigeait donc qu'il la mît d'abord hors d'état de nuire.

Cela fait, à son signal, tous les hommes embusqués autour de l'habitation surgissant se ruèrent sur les portes et sur les fenêtres, ainsi qu'en un véritable assaut.

Surprise, au moment où elle achevait d'endosser son costume de cheval, Suzy fut, après une résistance désespérée, enfermée avec les prisonnières américaines que des cavaliers venaient d'amener, bride abattue, de Los Huescos...

Quant aux deux Moralès, après un simulacre de défense, ils levèrent les bras en signe de soumission et tandis que, emmenés séparément pour être tenus à la disposition du chef, le père était consigné, sous bonne garde, dans son appartement, le fils était, sur sa demande, amené en présence de Pancho Lopez dont la vue parut le surprendre.

Il voulut protester ; mais le chef ne lui en laissa pas le temps. Tout de suite il lui déclara :

— L'heure n'est pas aux vaines récriminations, mais à l'action. A dater de ce moment, les libéraux Mexicains sont décidés à repousser par la force l'ingérence des Etats-Unis dans la politique intérieure du pays : à l'unanimité, ceux de la région m'ont demandé de prendre la direction des opérations, sous le contrôle du général Villa... C'est à ce titre que je déclare la « Gran Sonora » propriété nationale et que je la réquisitionne au nom de l'autorité militaire.

Cela avait été dit d'une voix qui ne pouvait laisser au jeune homme aucun espoir de transaction.

— Quant à vous, poursuivit Pancho, désignant une troupe de malheureux ouvriers qu'un peloton de rebelles en armes

amenait, libre à vous de choisir le sort de ceux-ci ou bien d'accepter de combattre dans nos rangs où votre éducation, votre mentalité, votre caractère, et aussi certaine revanche à prendre contre les « gringos » ne sauraient tarder à vous faire une place prépondérante...

De tout ce qu'avait dit le jeune homme n'avait retenu que les dernières paroles.

Evidemment, cet homme avait voulu faire allusion à l'humiliation sanglante que lui avait infligée l'Américaine.

Combattre les Américains, les vaincre et les abaisser, ne serait-ce pas prendre contre cette fille la plus belle des revanches ?...

En ce moment même, un feu de salve retentit non loin : c'était les malheureux que Manuel venait de voir passer et que l'on fusillait, sans jugement, comme inculpés d'américanisme...

Pancho étendit le bras dans la direction d'où était venue la fusillade et dit simplement :

— Choisissez, señor Manuel...

— C'est choisi, déclara celui-ci avec une joie féroce : je suis des vôtres, Pancho.

— Vous m'appellerez colonel, je vous prie, observa rudement l'insurgé.

— Je ne mets à mon acceptation qu'une condition, fit le jeune homme : mon père aura la vie sauve et pourra se retirer où bon lui semblera.

— Accordé ; que le señor Moralès décide lui-même du lieu pour lequel il désire un sauf-conduit.

Puis, cet incident vidé, Pancho donna l'ordre qu'on lui amenât l'Arbi.

Encadré de baïonnettes qu'on lui poussait aux reins et à la poitrine, l'ancien légionnaire comparut devant le chef.

— Ah ! ah ! ricana celui-ci, voici donc enfin ce terrible ennemi du Mexique.

— Non pas du Mexique, répliqua le prisonnier, mon malheureux maître, le colonel Morton, n'était pas un ennemi du Mexique, mais celui de ceux qui cherchent à faire de ce

— Et toi !... Otto Muller, le boche de la quatrième compagnie..., s'exclama à son tour le créole dont les souvenirs venaient de se préciser lumineusement.

Il ajouta, radieux :

— Le prussien Otto..., le déserteur devant l'ennemi à Marakech, qu'une enquête a révélé par la suite être un officier de renseignements allemands...

— En vérité, fit Pancho, l'enquête a révélé ça !...

— Elle a même révélé que le soi-disant Muller s'appelait, de son vrai nom, von Glockau, et avait le grade de colonel. Nie-le donc !...

Mais l'autre, un moment interloqué, avait presque aussitôt repris son sang-froid, il répliqua :

— Te souviens-tu, Pierre Villard, de certaine discussion qui s'éleva un jour dans une palmeraie du Sud-Algérien au sujet de Mazeppa ?... J'avais osé déclarer que j'approuvais le supplice de l'hettman cosaque, tandis que plusieurs camarades, parmi lesquels tu étais, protestaient contre la soi-disant férocité des bourreaux... Tu allas jusqu'à déclarer que mon approbation ne devait pas surprendre, vu ma mentalité de boche. Tu te souviens ?...

— Comme si c'était d'hier... mes souvenirs sont même plus précis que les tiens, puisque je me rappelle qu'une querelle ayant surgi entre nous à ce sujet et ma main t'ayant calotté, tu refusas d'aller sur le terrain...

— Parfaitement exact, déclara Pancho ; mais, de ce moment-là, j'avais contracté envers toi une dette qu'un jour ou l'autre je m'étais promis de payer largement si l'occasion s'en présentait... Elle se présente... Tu m'en vois ravi...

Puis, s'adressant à un vaquero, il ordonna :

— Va chercher Dominio !...

— Sellé et bridé ? interrogea l'homme avec un accent d'effroi.

— Non, amène-le nu..., apporte en même temps une bonne corde...

Indifférent à ce qui se disait autour de lui, l'Arbi cria tout à coup, plongeant ses regards dans les yeux du bandit :

— C'est toi qui as assassiné le colonel Morton, n'est-ce pas ? c'est toi !... Ne cherche pas à nier... Le noble défenseur de la Justice et du Droit devait gêner un sujet du kaiser !

— Quand un obstacle se dresse en travers de ma route je le supprime, déclara l'autre froidement...

— Dieu qui nous voit et nous entend, jugera !...

— Dieu est avec nous, répliqua l'Allemand.

— ...et il te punira !...

— J'attends, ricana l'autre : en tous cas, libre à toi, en arrivant chez lui, de lui toucher un mot de l'affaire ; et même, pour que tu fasses plus rapidement l'étape, je vais te donner une monture de choix.

Comme il achevait ces mots, arrivait, conduit par plusieurs vaqueros suspendus à son licol, un cheval qui donnait bien plutôt l'impression d'un animal féroce que de l'ordinaire compagnon de l'homme : crinière dressée, nasaux fumants, pointant, ruant, se cabrant, hennissant de façon sauvage, il lutait, comme un furieux, contre ceux qui le tenaient.

— Eh bien ! demanda Pancho, en faisant signe qu'on approchât le prisonnier, que penses-tu de cette monture, Mazeppa ?

L'ancien légionnaire, domptant l'instinctif émoi que lui avait causé la révélation du supplice qui lui était réservé, répondit froidement :

— Quand bien même je ne t'eusse pas reconnu, ta férocité m'eût révélé ta bocherie... Mais, même cela, tu entends, ne te procurera pas le plaisir de me voir trembler... en France on sait regarder sans trouble la mort en face... Ceux de Verdun l'ont bien prouvé à tes camarades !...

Et l'Arbi se détourna avec un air d'indigne mépris.

Blême de fureur, l'autre lança un ordre :

— Attachez-le.

Bien que la besogne fût peu aisée en raison de la défense de l'animal, l'Arbi fut rapidement lié sur la bête qu'enrageait encore davantage le poids insolite qu'elle se sentait sur le dos.

— Lâchez tout ! ordonna enfin Pancho.

Et au moment même où les hommes abandonnaient le licol, il cria d'une voix railleuse :

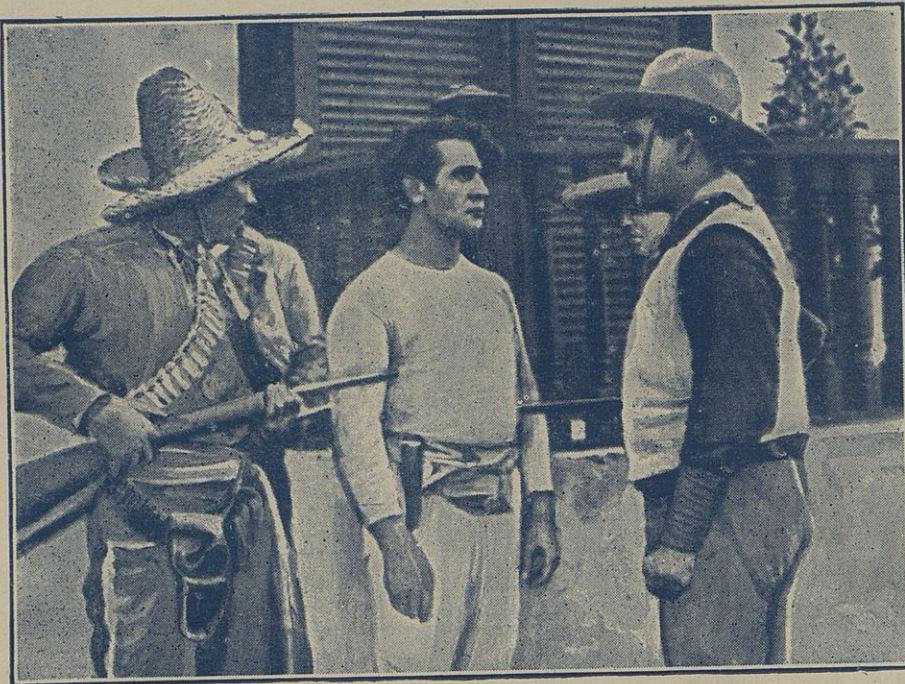
— Bien des choses à Dieu le père !...

Mais déjà, d'un bond formidable, l'animal avait foncé dans l'espace, emportant au fond du désert cette nouvelle victime de la culture germanique.

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917.

Get épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 28 décembre.



beau pays un instrument de trahison contre les nobles nations qui luttent en Europe pour la défense de la Justice et du Droit ! Donc pas d'équivoque ! mon vieux, entre nous ça ne prendrait pas. L'aventure dont tu prétends être le champion n'a rien à voir avec le Mexique, et la soi-disant défense de ses droits n'est qu'un prétexte infâme pour masquer les combinaisons louches que toi et ceux qui te paient vous méditez !...

Elevant la voix, il cria de façon à être entendu de tous ceux qui se trouvaient là, attendant la fin de cette scène étrange :

— Donc, c'est bien compris, vous autres : ne voyez pas en moi un ennemi de votre pays que des soldats vont passer par les armes, mais un fils de la noble nation française que des misérables bandits vont assassiner pour se venger sur lui de l'héroïsme de sa patrie !...

Des clameurs s'élevèrent que Pancho, d'un geste brusque, apaisa, toujours ricanant :

— Voilà qui est entendu, camarade, déclara-t-il, d'ailleurs peu importe la raison pour laquelle tu tomberas, puisque tu ne te relèveras pas.

Et il se mit à rire féroce, enchanté de sa plaisanterie.

Puis, tout à coup, son visage changea d'expression, ses yeux se fixèrent sur le prisonnier avec une persistance étrange, tandis que des plis profonds sillonnaient son front, témoignant d'un effort violent de volonté.

Et soudain, saisissant l'Arbi par le bras, il approcha de lui sa face aux prunelles ardentes.

— Mais oui, s'exclama-t-il, je ne me trompe pas. Tu as servi autrefois à la légion étrangère !... tu as fait la campagne du Maroc... tu es allé ensuite à Madagascar, puis au Tonkin...

Et ses souvenirs se précisant tout à coup, il conclut :

— Tu es Pierre Villard, du premier étranger !...